

LILIANE ROBIN

Amour en péril



BeQ

Liliane Robin

Amour en péril

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 260 : version 1.0

Amour en péril

Le présent...

I

La porte se referma avec un bruit sec. Loraine, prise de vertige, dut s'appuyer au mur. Maintenant qu'elle avait fui Paris, qu'elle se retrouvait seule dans le silence de la grande maison de Joël où, d'instinct, elle avait cherché refuge, elle se sentait infiniment lasse.

D'un seul jet, à pas rapides et nerveux, elle avait parcouru la distance qui séparait la gare de la maison, insensible au froid et à la pluie glacée, tentant en vain de calmer la douleur qui dévastait son cœur.

Et maintenant elle était seule, seule avec sa peine, dans le grand silence de cette habitation de campagne, désertée depuis la fin de l'été, où flottait une odeur d'humidité. Les rires ne résonnaient plus dans l'immense hall, et

cependant l'écho de celui de Dominique y traînait encore.

Dominique ! Loraine évoqua avec tant d'acuité la silhouette et les traits de sa sœur, qu'elle crut la voir, joyeuse et légère, s'élancer comme un tourbillon dans l'escalier, tout au fond du hall. Cela, c'était la Dominique insouciante du passé...

Puis, Joël lui apparut, Joël et son regard tendre, sa haute stature, ses cheveux clairs, rebelles, qu'il ramenait sans cesse en arrière, d'une de ses belles mains de praticien...

Une douleur aiguë la déchira. Elle ouvrit les yeux et la fugitive vision intérieure s'envola.

Lorraine fut de nouveau seule avec cette peine lancinante, qui la tenaillait sans répit.

Abandonnant sur un guéridon la mallette où elle avait jeté précipitamment une chemise de nuit et quelques objets de toilette, avant de quitter Paris, elle se dirigea à pas lents vers le salon. Quand elle eut retiré ses gants, son manteau, elle regarda autour d'elle.

Avec des gestes saccadés et nerveux, elle retira la housse d'un fauteuil et traîna le siège vers la vaste baie. Elle s'y blottit frileusement. De là, elle pouvait apercevoir une section de la route brumeuse, et tout au bout de l'allée centrale, le grand portail d'entrée, qu'elle avait largement ouvert lorsqu'elle était arrivée, avec un dernier espoir. Ainsi, si Joël venait la chercher...

Mais viendrait-il ? elle l'espérait de toute son âme. Sa détresse était immense, mais au fond d'elle-même, la flamme vacillante de l'espoir brûlait encore et la torturait d'incertitude. Cinq années de bonheur ne pouvaient avoir été abolies si brutalement, en quelques heures.

La veille seulement, le matin même, tout était encore possible. Certes, depuis de longues semaines, Lorraine savait son bonheur menacé. Avec amertume, elle avait compris sa fragilité. Mais se pouvait-il qu'il eût été réduit en cendres, au cours de l'unique scène qui l'avait dressée contre Joël.

La jeune femme crispa ses mains glacées l'une contre l'autre et une prière éperdue monta de son

cœur à ses lèvres.

– Mon Dieu, je l’aime... Faites qu’il vienne me chercher....

Étrange contradiction, subtilité de l’âme humaine. Elle avait volontairement quitté leur appartement de la rue George-Sand, aveuglée par la colère et la jalousie, et maintenant elle désirait de tout son être qu’il vînt la chercher dans leur vieille demeure de Chambeuil.

Le bruit lointain d’un moteur la dressa sur son siège et son cœur se mit à battre la chamade, tandis qu’elle scrutait la route, maudissant inconsciemment les buissons du fond du parc, qui lui coupaient la vue.

Le ronflement s’amplifia. Une voiture beige parut, fila sur la route mouillée. Très vite, le bruit décrut, puis s’éteignit.

Décue, Lorraine se rejeta dans son fauteuil. Elle regarda son bracelet-montre, calcula le trajet de Paris à Chambeuil, tint compte de la route mouillée et dangereuse, qui interdisait toute vitesse excessive. Elle pensa que Joël, s’il avait

décidé de la rejoindre, pourrait être là d'un instant à l'autre.

S'il ne venait pas, c'est qu'il désirait reprendre sa liberté ; c'est, il fallait bien se l'avouer, qu'il ne l'aimait plus.

Cette pensée lui fut si intolérable qu'elle se leva pour tenter d'échapper à son angoisse. Elle fit le tour de la pièce glaciale, s'arrêta devant la cheminée, où il semblait qu'aucun feu n'eût jamais fait danser ses flammes. Puis, elle se détourna, prit son manteau et revint s'asseoir près de la fenêtre. Parce que soudain elle avait très froid, elle installa la fourrure sur ses genoux et reprit son guet.

Une automobile passa en trombe, puis une autre. Le buste tendu, Lorraine attendit encore. En vain... De nouveau, c'était le silence.

Accablée, elle se laissa reprendre par ses pensées et une heure lente s'écoula dans cette attente torturante. D'autres voitures passèrent, filèrent vers des destins inconnus. La jeune femme consulta une nouvelle fois sa montre. Il était trois heures, et Joël n'était pas venu...

Il ne viendrait plus. Des larmes brûlantes lui montèrent aux yeux, tandis qu'elle scrutait désespérément la route.

Elle était d'une poignante beauté, avec ses cheveux courts dont une boucle brune retombait sur son front blanc, avec son visage pathétique qui portait encore la trace des pleurs qui l'avaient sillonné.

– Joël, murmura-t-elle avec désespoir, Joël...

Vaincue par le chagrin, elle éclata brusquement en sanglots.

Pourtant, elle ne pouvait pas, elle ne voulait pas croire que tout était fini et luttait encore contre cette atroce évidence.

Les souvenirs du passé, en foule, se levaient dans son cœur meurtri, pour revivre une dernière fois.

Le passé...

II

C'était la veille de leur mariage.

Lorraine se revoyait allant et venant, surexcitée, impatiente, dans sa chambre bouleversée où régnait un délicieux désordre. Il y avait déjà beaucoup de fleurs blanches reçues au cours de l'après-midi, que Dominique avait groupées dans un angle de la pièce. Sur le lit, un diadème de satin piqué de fleurs et de perles, voisinait avec le voile de mariée, cascade vaporeuse et immaculée de tulle brodé. Le tapis de la chambre était jonché de cartons vides et de papiers fins.

Les yeux brillants, les joues en feu, Lorraine procédait aux préparatifs de son mariage.

– Où ai-je mis ce camée qui doit fermer mon

boléro d'hermine ? Je ne trouve plus rien ici !
Veux-tu m'aider à le chercher, Dominique ?

Devant ces lamentations qui se succédaient à un rythme rapide, l'interpellée sourit, avec une feinte pitié.

– Ma pauvre chérie, tu perds la tête ! Cette broche est là ; sur ta coiffeuse, où d'ailleurs tu l'as placée toi-même, afin de l'avoir sous la main demain matin.

Lorraine s'immobilisa, passa ses doigts écartés dans ses boucles brunes.

– C'est vrai, je ne sais plus où j'en suis, soupira-t-elle joyeusement. C'est si merveilleux, Dominique, de pouvoir dire : je me marie demain !

De nouvelles préoccupations l'assaillirent derechef et elle reprit :

– Et mon jupon ? s'écria-t-elle. Où est ce jupon ? Est-il amidonné, au moins ?

– Voilà, voilà, tout est prêt... Mais pour l'amour du ciel, cessez de vous énerver de la sorte, Lorraine !

Elle déposa le jupon sur le dossier d'un fauteuil, et se mit en devoir de remettre un peu d'ordre autour d'elle, tandis que retentissait l'impérieuse sonnerie du téléphone.

– Ce doit être Joël, expliqua Lorraine en enjambant les cartons éparpillés au milieu de la pièce, pour courir à l'appareil. Il avait promis de m'appeler ce soir...

C'était lui, en effet. Entre mille, elle eût reconnu le timbre de la voix aimée.

– Allô ! c'est vous, Lorraine ?

– Moi-même, mon chéri... J'attendais votre coup de téléphone...

– Eh bien, ma chérie, ce soir, je vous enlève !

– Comment ? s'écria Lorraine.

– Je veux dire que dans un quart d'heure je serai chez vous. Je vous emmène dîner dans un charmant petit restaurant que je connais.

– Mais Joël, c'est impossible, voyons...

– Et pourquoi est-ce impossible ?

– Mais parce que j'ai trop à faire et vous aussi

sans doute. Quelle idée extraordinaire, mon chéri...

La voix tendre, soudain, se fit grave :

– Et puis... je me sens si seul ce soir. C'est absurde, n'est-ce pas ? Mais j'ai besoin de votre présence... Comprenez-vous cela, chérie ?

Lorraine évoqua le beau visage de son fiancé, son regard clair, un peu mélancolique, et son cœur fondit de tendresse. Bien sûr qu'elle le comprenait. Il n'avait pas, comme elle, la douceur d'un foyer, l'affection d'un père aimant et d'une adorable jeune sœur. Il n'avait pas une Anna un peu grondeuse, mais si bonne, pour veiller sur lui. Il était seul, de l'autre côté de Paris, dans son appartement tout neuf, encore un peu étranger, et qui portait sur la porte d'entrée une petite plaque de cuivre, qu'elle connaissait bien :

Joël Marbel

Médecin-Chirurgien

Lorraine eut un sourire très doux.

*

– Je vous comprends, Joël, assura-t-elle. Je vous attends !

Un peu en retrait, debout au milieu de la pièce, Dominique contemplait sa sœur en silence.

Ce soir, avec son regard grave, un peu mélancolique, qui donnait à son visage sérieux une précoce maturité, c'est elle qui semblait l'aînée, et non Lorraine.

Parce qu'elle allait perdre sa compagne de toujours, son amie, sa confidente, elle éprouvait soudain un douloureux pincement au cœur.

L'arrivée de Joël Marbel arracha la cadette à ses pensées moroses. Chassant sa tristesse, elle courut lui ouvrir, pendant que Lorraine achevait de se préparer.

Sous les lumières du vestibule et dans son costume sombre, le docteur Marbel paraissait

mince et de haute taille. Son beau visage, éclairé d'un regard très bleu, surprenait par sa jeunesse. Il n'avait sans doute pas encore atteint la trentaine. Sa mine était élégante, son allure distinguée, et il ne portait pas de chapeau sur ses cheveux taillés court.

Dominique lui tendit une main qu'il serra dans les siennes, très belles.

– Bonjour, docteur, sourit-elle, en esquissant une révérence.

– Bonjour, enfant !

– Enfant ? vous oubliez que j'aurai bientôt dix-huit ans ! riposta-t-elle avec vivacité, en s'effaçant pour le laisser entrer.

– C'est bien ce que je dis, assura-t-il, imperturbable. À dix-sept ans et demi, les femmes ne sont encore que des bébés.

Dominique scandalisée, s'apprêtait à répondre lorsque Lorraine parut.

– Je suis prête, chéri, dit-elle. Nous pouvons partir.

Derrière la porte close, Dominique écouta le

bruit de leurs pas décroître dans l'escalier, puis elle courut à la fenêtre.

La voiture du jeune médecin stationnait devant la maison. Lorraine et Joël y montèrent et, presque aussitôt, Dominique vit l'automobile s'éloigner en direction des quais.

III

La nuit, déjà, tombait sur Paris.

L'air était vif, froid même. Dans les rues, les passants se hâtaient, s'engouffraient dans les bouches de métro. Même dans la voiture, qui avait peu roulé, il ne faisait pas chaud et Lorraine releva frileusement le col de son manteau.

La circulation intense réduisait la vitesse. Une longue file d'automobiles précédait la voiture de Joël et une seconde, non moins imposante, la suivait.

– Où allons-nous au juste, Joël ? questionna Lorraine, au bout d'un instant.

– C'est une surprise !

Dans l'ombre de la voiture, elle appuya sa joue contre son épaule.

– Une demi-surprise, puisque je sais que nous allons au restaurant...

– Oui, mais c’est tout ce que vous savez !

Attentif à la circulation, il sourit sans tourner la tête.

– Non. Il ne s’agit que de l’endroit où nous allons dîner. Nous sommes presque arrivés, d’ailleurs. Je vais garer la voiture ici.

L’automobile vint se ranger au bord du trottoir et les jeunes gens en descendirent. Loraine regarda autour d’elle avec curiosité. Cette rue calme du quartier Montparnasse la déconcertait. Où diable Joël l’emmenait-il donc ?

Ravi de sa surprise, il lui prit le bras et l’entraîna jusqu’à l’angle de la rue. À quelques mètres d’eux, dans l’avenue transversale, la façade illuminée d’un établissement éclairait la chaussée. Une exclamation fusa des lèvres de Loraine.

– Mais c’est le petit restaurant de notre rencontre !

Joël serra plus fort son bras, et son regard tendre plongea dans le sien.

– J’avais envie de revenir ici, avec vous...

– C’est une merveilleuse idée, chéri, murmura-t-elle avec émotion.

Ils se sourirent, traversèrent la rue, et pénétrèrent dans la salle tiède.

*

– Peut-être auriez-vous préféré un souper raffiné dans quelque élégant restaurant ? fit Joël, lorsqu’il furent installés, un peu à l’écart des autres dîneurs.

Lorraine secoua la tête, sincère.

– Non, assura-t-elle. Je suis heureuse d’être venue ici, ce soir. Il se pencha sur elle avec un sourire tendre.

– Vous souvenez-vous des détails qui ont marqué cette journée ?

– Comment pourrais-je les oublier, puisque vous allez devenir mon mari ?

Elle se fit plus grave, pour évoquer ses plus chers souvenirs.

– C’était un jour de l’hiver dernier... Je venais de sortir de l’Université, après un cours pénible. Le professeur m’avait interrogé sans discontinuer et j’avais lamentablement séché... Ce matin-là, je n’avais pas envie de me joindre aux autres étudiants pour aller déjeuner. J’éprouvais le besoin d’être seule. J’ai marché longtemps au hasard des rues, plongée dans des pensées sans joie, et finalement, parce que j’avais faim, je suis entrée ici. L’heure du déjeuner battait son plein, il y avait beaucoup de monde. Un serveur m’a indiqué l’unique place qu’il pouvait m’offrir. C’était à votre table ! Je me suis installée en face de vous, timidement, et vous avez levé la tête...

– J’ai été frappé par votre beauté...

Lorraine sourit.

– Néanmoins, vous m’avez à peine saluée et vous vous êtes replongé dans un livre qui semblait absorber votre attention.

– Vous en avez eu l’impression, mais il n’en était rien. En réalité, j’étais très troublé... Mais vous, vous paraissiez soucieuse et lointaine...

– Je l'étais, mais pas assez pour ne pas remarquer votre visage grave, vos mains très soignées. J'ai su tout de suite que vous vous destiniez au doctorat...

– Bien sûr, mes livres traitaient d'anatomie ! J'étais si ému par votre présence qu'après avoir réglé ma note, je suis parti, en les oubliant sur le coin de la table.

– Grâce au ciel, votre nom et votre adresse étaient mentionnés sur la page de garde. Je les ai emportés, avec au fond l'intime satisfaction d'avoir là l'occasion de vous rencontrer de nouveau. Le soir même, je vous ai téléphoné à la petite pension de famille où vous aviez une chambre...

– Et le lendemain nous nous sommes retrouvés au Luxembourg.

– Le jardin des amoureux... Je vous ai rendu vos livres et j'ai eu soudain très peur que vous ne désiriez pas me revoir.

– Mais je vous aimais, déjà, je crois, et j'étais si heureux que la Providence nous ait réunis que

je suis devenu soudain très audacieux. Je vous ai proposé de venir prendre le thé...

– Et j’ai accepté avec joie. Avant de me quitter, vous m’avez avoué qu’il vous plairait de me revoir et vous m’avez fixé un rendez-vous, auquel je suis allée...

– Depuis, une année entière s’est écoulée et cette idylle s’épanouira demain dans le mariage. Demain, vous serez ma femme !

Leurs mains se joignirent sur la petite nappe rouge et blanche, et Joël répéta avec une émotion profonde :

– Ma femme !

Le serveur s’approchait pour prendre leur commande. Leurs doigts se séparèrent, leurs regards aussi. Mais leurs âmes demeurèrent très près l’une de l’autre, enchantées par le même hymne d’amour.

IV

Ce fut par une froide, mais belle matinée de novembre que Loraine Nancey devint, pour le meilleur et pour le pire, l'épouse de Joël Marbel.

Un clair soleil d'automne brillait. Les cloches sonnaient à toute volée et leur chant d'allégresse montait vers le ciel de la capitale lorsque la jeune fille, un peu pâle sous son voile de mariée, gravit les marches de l'église Sainte-Clotilde au bras de son père. Un vieil ami de la famille accompagnait Joël et remplaçait auprès de lui ses parents disparus.

Le mariage fut célébré dans le chœur, au pied de l'autel illuminé. Auréolant leurs silhouettes d'une lumière surnaturelle, tel un présage heureux, un rayon de soleil tombait des vitraux sur les jeunes époux, à la minute même où ils échangeaient leurs alliances.

*

Joël Marbel et sa jeune femme quittèrent Paris le soir même, en voiture, pour les horizons inoubliables de leur lune de miel.

La radieuse Italie accueillit leur amour épanoui et ils vécurent à Florence, à Rome, et à Naples, les deux plus belles semaines de leurs existences, dont ils devaient rapporter d'impérissables souvenirs.

Mais il fallut bientôt songer à regagner Paris, Joël devant ouvrir son cabinet de consultation, dès le premier décembre.

Ils prirent donc le chemin du retour et trouvèrent le froid à Marseille, où ils firent étape. Le lendemain, le long de la vallée du Rhône, un ciel uniformément gris se mit à défiler au-dessus de leurs têtes. Mais leur joie n'en fut pas affectée, car désormais, consolidé par les liens du mariage, leur puissant amour ensoleillerait leurs jeunes vies.

Tandis que la voiture filait en direction de la

capitale, Loraine pelotonnée contre son mari savourait son bonheur. Joël parlait peu, mais son silence même était éloquent et dans les regards et les sourires qu'il lui accordait, elle le devinait heureux.

Ils déjeunèrent à Valence et reprirent leur longue course aussitôt après.

Il faisait nuit depuis longtemps lorsque soudain, un peu après Montargis, Loraine s'aperçut que la voiture avait quitté la route nationale.

– Joël ! fit-elle, en se redressant, j'ai l'impression que vous vous êtes trompé...

– Regardez devant vous Loraine. Vous voyez, là-bas, en haut de cette côte ? La silhouette d'une maison se découpe dans la nuit, à droite de ce bouquet d'arbres... C'est là que nous allons. Plus loin encore, on distingue le clocher de Chambeuil.

– Chambeuil ! répéta-t-elle à mi-voix.

Fascinée, elle regardait se préciser les contours de la demeure dont Joël lui avait si souvent parlé.

Elle se détachait, au premier plan, à l'orée du bourg. C'est là qu'il était né, qu'il avait grandi. Entre ces murs, il avait vécu de longues années, avant de partir poursuivre ses études à Paris.

Jusqu'à ce jour, jamais il ne lui avait proposé de l'emmener à Chambeuil et elle ne le lui avait pas demandé, sachant que de douloureux souvenirs lui meurtrissaient encore le cœur, parce qu'un stupide accident d'automobile l'avait privé de ses parents, au lendemain d'un de ses séjours sous le toit paternel.

– Joël, murmura-t-elle, était-il bien nécessaire de venir ici, ce soir ?

Il ne répondit pas tout de suite, et attendit d'avoir atteint le sommet de la côte. Quand il eut stoppé devant le haut portail de la propriété, il entoura de son bras les épaules de sa femme.

– Tôt ou tard, il fallait que nous y venions ensemble, car désormais, cette maison est aussi la vôtre, chérie, dit-il avec douceur. Je veux en chasser les tristes souvenirs et la faire revivre dans le bonheur, comme par le passé. Seul, je n'en avais pas le courage, mais vous m'y aiderez.

À nous deux, nous la transformerons. Elle renaîtra. Nous viendrons y passer nos week-ends et nos vacances.

Il fit une courte pause et reprit, plus bas :

– Plus tard, je veux y voir des berceaux, je veux y entendre des rires d’enfants, des voix fraîches et joyeuses...

Lorraine, bouleversée, l’avait écouté en silence. Avec une infinie tendresse, elle contemplait le cher visage penché vers elle.

– Oui, répondit-elle avec ferveur, il en sera ainsi, mon amour...

V

La maison, fermée depuis de longs mois, était glacée, sinistre presque, et Joël, lorsqu'il en eut entrouvert la porte, regretta presque d'y avoir entraîné sa jeune femme.

Dans l'obscurité, ses doigts cherchèrent le commutateur électrique. La lumière crue qui jaillit fit ciller Loraine. La première, elle pénétra dans le hall.

Outre la cuisine, le rez-de-chaussée comprenait un salon, une immense salle à manger, et deux autres pièces, dont tous les meubles étaient recouverts de housses. Au premier étage, plusieurs chambres s'alignaient de chaque côté du corridor. Deux d'entre elles, vastes et confortables, avaient été celles de Joël et de ses parents.

Loraine choisit la chambre que Joël avait occupé jadis.

– Nous dormirons ici ce soir, dit-elle.

Elle ouvrit la fenêtre, repoussa les volets, et revint vers son mari.

– Brrr... Vous ne craignez pas le froid, sourit-il en désignant la baie grande ouverte.

Elle eut un rire léger.

Il faut aérer, ensuite nous refermerons.

*

Lorsqu'ils eurent achevé leur frugal repas, Loraine et son mari s'attardèrent dans la salle à manger. Il y régnait une tiédeur réconfortante, maintenant que Joël avait allumé du feu.

Durant leur voyage de noces, ils étaient sortis presque chaque soir. Le tourbillon de fêtes s'achevait, elle en gardait un souvenir éblouissant, mais elle n'en avait pas de regret.

Elle avait appuyé sa tête contre Joël et regardait flamber les grosses bûches. Les flammes qui dansaient joyeusement dans l'âtre

lui donnaient une sensation de bien-être autant morale que physique.

Joël se taisait aussi. Sa main blanche caressait les cheveux de sa femme, et dans son beau visage empreint de sérénité, ses lèvres souriaient.

– On est bien ici, murmura Lorraine.

– Merveilleusement bien...

– Quand avez-vous décidé de venir à Chambeuil ? questionna-t-elle au bout d'un moment, avec intérêt.

– Cet après-midi, lorsque nous nous sommes arrêtés, et que vous avez acheté ce poulet en gelée, afin que nous puissions nous restaurer, même si nous arrivions très tard à Paris. J'ai pensé, alors que nous pourrions faire un détour, afin que vous fassiez connaissance avec ma vieille maison.

– Mais elle n'est pas vieille, Joël, protesta-t-elle. C'est une ravissante maison de campagne et, l'été surtout, le séjour doit y être agréable.

– Vraiment, elle vous plaît ?

Lorraine leva les yeux sur son mari.

– Beaucoup, chéri, répondit-elle, avec sincérité.

Il lui sourit, rassuré.

– J’en suis heureux, car j’y suis très attaché, vous le savez. Si je l’ai délaissée pendant un temps, c’est que trop de souvenirs récents la hantaient... Et puis, il m’a fallu faire face à tant de tourments. Mon père n’était plus là pour subvenir à mes besoins et je ne possédais, en fait, que cette propriété, dont je ne voulais même pas envisager de me défaire. Longtemps, j’ai dû travailler la nuit, pour pouvoir continuer à étudier le jour, à l’instar de beaucoup d’étudiants...

Ce n’était pas la première fois qu’il lui parlait de son passé, mais ce soir, parce qu’il était de nouveau pleinement heureux, il éprouvait le besoin de lui redire toutes ces choses, comme pour tenter de les chasser à jamais de son cœur et de son esprit.

– Tout a mieux été, lorsque j’ai eu une place d’interne à l’hôpital. Puis, j’ai obtenu mes diplômes et j’ai enfin pu professer. Le plus dur était passé... Après, j’ai eu le bonheur de vous

rencontrer et de vous épouser. Afin de pouvoir nous installer décentement et ouvrir un cabinet à Paris, j'ai vendu le terrain attenant à cette propriété. J'espère de toute mon âme que tout ira bien !

– J'en suis certaine, assura Loraine, avec confiance.

Joël se pencha, posa ses lèvres sur le front blanc levés vers lui et dit, pensif :

– Une seule chose me chiffonne. La question clinique...

– Mais, chéri, vous m'aviez dit qu'avec le docteur Carange ?

Joël secoua la tête.

– Certes, Carange et moi avions envisagé avec sérieux cette coopération. Mais, voyez-vous, j'ai réfléchi. Sa clinique est à la limite de Paris et de toute façon très éloignée de notre appartement. Un médecin chirurgien se doit autant à ses malades qu'à ses opérés et je ne trouve pas pratique de devoir traverser la capitale en trombe, si l'un de mes patients fait une brusque poussée

de fièvre. Voyez-vous, Loraine, il me faudrait trouver autre chose...

– Je sais ce qu’il vous faudrait, dit-elle doucement. Une petite clinique bien à vous, dans un quartier calme, proche de votre cabinet.

Il cessa brusquement de sourire et prit entre les siennes les mains de sa femme.

– J’arriverai seul, je réussirai, mon amour, promit-il, d’une voix ardente. Parce que je t’aime, que tu seras à mes côtés, et que j’ai choisi la plus belle des professions, je lutterai pour triompher. Je sais que les débuts sont toujours difficiles, mais j’ai confiance, moi aussi !

– Je suis fière de vous chéri. Je m’efforcerai d’être la femme que vous souhaitez et de vous faire oublier toutes les mauvaises heures que vous avez vécues ces dernières années, répondit Loraine. Je vous rendrai heureux !

VI

Lorraine tint parole...

Trois années s'écoulèrent dans un paisible bonheur pour le jeune couple.

Être l'épouse d'un médecin exige bien des qualités et Joël devait reconnaître que Lorraine les possédait toutes. Parce qu'elle savait qu'il accomplissait son métier comme un véritable sacerdoce, elle conservait sa bonne humeur et son sourire, malgré les urgences, les délaissements fréquents, et les longues heures de solitude.

Pour Joël, surtout, les jours s'étaient écoulés, rapides. Tôt levé, il prenait son petit déjeuner en hâte et partait opérer à l'hôpital. En général, il rentrait vers une heure, déjeunait en compagnie de sa femme, et aussitôt après se consacrait à ses consultations jusqu'à six heures du soir. Il n'était pas rare qu'il doive, ensuite, partir visiter des malades.

Dès les premiers temps de leur installation, ils avaient engagé une jeune bonne qui secondait Loraine dans les travaux ménagers le matin et qui, l'après-midi, procédait à la réception des clients de Joël. De sorte que la jeune femme avait peu d'occupations, désormais.

Au début, elle avait eu à parachever l'aménagement de l'appartement, à compléter les achats nécessaires à son jeune foyer, mais peu à peu, tout était rentré dans l'ordre. Nadine, la petite bonne, tenait bien la maison, la dirigeait même d'une main ferme et compétente. Loraine avait donc toute liberté de sortir et elle en avait usé durant les premiers mois de son mariage. Puis, ces longues promenades solitaires dans les grands magasins ou dans Paris lui avaient pesé et, peu à peu, elle s'était aperçue que l'ennui la visitait souvent.

Et, insensiblement, Loraine avait mesuré le vide de l'existence désœuvrée qu'elle menait. Elle n'en avait rien laissé voir et avait toujours caché ses déceptions à Joël, lorsque l'impitoyable sonnerie du téléphone appelait le jeune chirurgien

au loin.

Lorraine avait vivement souhaité avoir un enfant. Un bébé aurait comblé, elle en était sûre, le vide immense de son cœur trop souvent solitaire. Il eût été un vivant lien entre elle et Joël, si fréquemment séparés. D'ailleurs, n'était-ce pas le vœu le plus cher de son mari ?

C'était la seule chose qu'elle n'avait pu lui offrir et elle en souffrait. Jusqu'alors, elle n'avait osé aborder ce sujet, parce qu'il semblait trop préoccupé, trop pris par sa profession.

Pourtant Joël n'avait rien oublié de ses espoirs, mais il comptait sur l'avenir. Il y avait certes trois années qu'ils étaient mariés, mais il ne pouvait s'en convaincre, tant le temps lui avait paru court. Dans son inconscient égoïsme masculin, il ne devinait pas l'altération de l'état d'esprit de sa femme et l'imaginait comblée, puisqu'ils s'aimaient profondément et que leurs sorts étaient liés. Il ne pensait pas que Lorraine pût avoir une pointe d'ennui au fond de l'âme, il ignorait que ce grand bonheur avait une fêlure. Lui, qui vivait une existence passionnée, dévouée

au combat des maux, était heureux. Ses débuts avaient été faciles, et son savoir, ses qualités, avaient très vite étendu sa renommée. Peu à peu, une clientèle de plus en plus importante lui avait accordé sa confiance et, au terme de trois années de métier, il était déjà l'un des chirurgiens les plus cotés de la rive gauche. Une seule ombre à ce tableau. L'association prévue avec Carange ne s'était jamais réalisée et il opérait toujours à l'hôpital, faute de capitaux trop importants pour envisager la construction d'une clinique personnelle.

Certes, il n'en avait pas abandonné l'idée, mais il n'était pas impatient.

Ainsi s'écoulait sa vie, partagée entre les responsabilités d'une carrière combien captivante, et l'amour de Lorraine.

VII

Malgré l'heure tardive à laquelle il était rentré, Joël se leva tôt le lendemain matin pour se rendre, comme à l'accoutumée, à l'hôpital.

Lorraine, au contraire, ne fut pas matinale. Elle déjeuna très tard, sortit pour effectuer quelques achats, et revint peu avant l'heure du déjeuner.

– Le docteur est rentré, déclara Nadine en lui ouvrant la porte.

– Déjà ?

Lorraine n'avait pu retenir cette exclamation. C'était si peu dans les habitudes de Joël d'être en avance sur l'heure du déjeuner qu'elle en était vivement surprise. Sans attendre, elle s'en fut frapper à la porte du cabinet de son mari.

– Entrez !

Elle ouvrit le battant, le referma derrière elle, avec précaution, parce qu'elle venait de voir que

Joël téléphonait. L'épais tapis de la pièce étouffant le bruit de ses pas, elle s'avança vers lui.

– Je suis tout à fait d'accord, mon cher confrère, mais oui... certainement... c'est entendu, à demain. Au revoir et encore merci !

Joël, rayonnant, reposa l'appareil, repoussa son siège et se tourna vers Loraine.

– Chérie, fit-il avec émotion, il m'arrive une chose extraordinaire.

Lui, si calme d'habitude, semblait surexcité, bouleversé. Son regard bleu brillait si intensément, qu'elle devina qu'un événement sensationnel avait dû survenir.

– Que se passe-t-il ? interrogea-t-elle, pressée de savoir.

Il lui prit les mains et les serra très fort entre les siennes, inconscient de sa force.

– Il se passe que le professeur Garnier m'a fait, ce matin, une offre inespérée ! Il m'a demandé d'opérer chez lui en collaboration avec Marchal et Defossy...

Le visage de Loraine s'éclaira.

– Mais c'est merveilleux, Joël, s'exclama-t-elle, joyeusement...

– Oui... Je suis vraiment très heureux...

Loraine dégagea ses doigts qu'il meurtrissait sans s'en apercevoir, et passa ses bras blancs autour du cou de son mari.

– Je suis très heureuse pour vous, et très fière. Garnier est une sommité, n'est-ce pas ?

Il acquiesça d'un signe de tête enthousiaste.

– Lorsqu'il m'a fait cette proposition, ce matin dans son bureau, je suis resté sans voix. Je m'attendais si peu à cela ! J'ai accepté avec une joie non dissimulée, poursuivit-il rayonnant. Tout d'abord parce que je travaillerai de concert avec cet homme, dont je n'avais pu, jusqu'alors, apprécier les qualités qu'une fois par semaine, à l'hôpital, où il dirige depuis de nombreuses années le même service. C'est un maître excellent, dont la renommée est nationale.

Intéressé par tout ce qui le touchait, elle lui posa maintes questions, auxquelles il répondit

sans réticence.

– À partir de quand comptez-vous travailler avec Garnier ? demanda-t-elle, enfin.

– Dès janvier. Le docteur Marchal, que je dois remplacer définitivement, doit cesser d'exercer au printemps...

Lorraine se pencha par-dessus l'épaule de Joël pour regarder le calendrier posé sur son bureau.

– Ainsi, dans un peu plus de deux mois, vous opérerez en clinique, dit-elle, pensive.

– Oui, mon amour... Regarde-moi bien, ajouta-t-il en l'attirant contre lui, je suis l'homme le plus heureux de la terre, aujourd'hui !

En lui abandonnant ses lèvres, elle se demanda si ce nouvel état de choses serait ou non salubre à sa vie conjugale.

VIII

Le mardi suivant, Lorraine reçut la visite de sa sœur.

Tandis que Joël se consacrait à ses consultations, les deux jeunes femmes se réfugièrent dans le petit salon, situé au fond de l'appartement.

C'est cet après-midi-là, alors qu'elle faisait part à Dominique de la future situation de son mari, que Lorraine remarqua pour la première fois que sa sœur avait changé, au cours des dernières semaines. Dominique, l'insouciant et joyeux Dominique, avait perdu son entrain. Ses traits pâlis avaient une expression de lassitude, de désenchantement, et son regard s'était voilé de mélancolie.

Un peu alarmée, l'aînée qui l'avait mieux observée tout en devisant, demanda brusquement :

– N’es-tu pas souffrante ? Tu parais si fatiguée, aujourd’hui...

Dès les premiers mots, Dominique s’était troublée.

– Mais non, je me porte très bien, assura-t-elle.

– Cependant, je te trouve d’une pâleur inaccoutumée et pour tout dire, un peu abattue, insista Lorraine.

– C’est une idée à toi. Je ne suis pas fatiguée et il n’y a aucune raison pour que tu t’inquiètes à mon sujet.

– Je sais que le métier d’infirmière est dur, déprimant aussi quelquefois, et je crains...

La jeune fille réprima un geste d’impatience qui n’échappa pas à sa sœur.

– Rassure-toi, ma santé est excellente, reedit-elle. Tout au plus, ai-je peut-être quelques soucis personnels...

Dans les minutes qui suivirent, il ne fut plus question de la jeune infirmière. Tout en échangeant des paroles banales avec elle, Lorraine cherchait en vain les raisons de son

comportement.

*

Le lendemain, Paris s'éveilla sous un épais tapis de neige et Dominique faillit arriver en retard à son poste, le mauvais temps occasionnant de nombreuses perturbations dans les transports de la capitale.

Elle avait raté son autobus habituel et le second tardait tant, qu'elle héla un taxi et se fit conduire à la clinique.

Quand elle eut réglé la course, elle franchit le portail et se mit à courir dans l'allée déserte. Elle avait parcouru la moitié du chemin, lorsqu'elle s'affala de tout son long dans la neige. Un instant, elle demeura immobile, étourdie par la violence de sa chute.

– Vous êtes-vous fait mal ?

Une solide poigne masculine l'aidait à se relever. Quand elle fut sur pied, elle distingua dans la nuit de ce matin d'hiver que l'inconnu

était grand et mince.

– Je vous remercie, dit-elle, en brossant avec énergie, du revers de la main, son manteau enneigé. La neige a amorti ma chute...

Ensemble, ils se dirigèrent vers les lumières du bâtiment et pénétrèrent dans le hall.

Dominique regarda son compagnon.

Il avait le visage agréable aux traits réguliers, un regard limpide et des cheveux de Nordique, d'un blond surprenant.

– Jan Rochel, dit-il en s'inclinant. Nouvel assistant du professeur Virlon.

– Dominique Nancey, attachée au service du professeur Moretti...

– Ravi de vous avoir rencontrée, dit-il en souriant.

*

Ce soir-là, en quittant la clinique, Dominique rencontra Jan Rochel dans le hall. Elle ne se

demanda même pas si c'était un simple fait du hasard ou si, au contraire, le jeune homme avait désiré la revoir.

Il avait neigé tout le jour et brusquement, avec le crépuscule, le froid s'était accru. Au-delà des portes intérieures du bâtiment, un courant d'air glacé balayait le hall. Dominique releva le col de son manteau.

Jan Rochel, qu'elle n'avait pas vu, la rejoignit près de la sortie et lui sourit.

– Je vous conseille d'être prudente, ce soir. Les rues verglassées doivent être transformées en patinoire. Prenez garde, sinon demain vous ne ferez pas partie du personnel, mais des malades !

Dominique sourit à son tour.

– Ce serait navrant...

– Surtout à quelques jours du bal annuel des externes de la clinique !

Jan Rochel avait-il fait cette réplique dans l'intention d'apprendre si elle irait à cette fête ? Elle ne répondit pas et ils marchèrent côte à côte, en silence. Au bout de l'allée, il lui tendit sa large

main et la quitta sur un bonsoir amical.

Dominique, pensive poursuivit seule son chemin. Déjà, Jan Rochel était sorti de ses pensées. Elle songeait à ce bal qui devait avoir lieu dans quelques jours et auquel elle se rendrait. Non qu'elle eut envie de se distraire et de danser, mais parce qu'elle espérait y rencontrer quelqu'un...

IX

Lorsqu'eut lieu le bal des externes, Laurent Nancey, le père de Loraine et de Dominique, qui devait assister à une importante réunion de chefs d'entreprises, l'y accompagna en voiture.

Lorsque Dominique parvint dans la vaste salle de garde, transformé en salle de danse et décorée pour la circonstance, les couples évoluaient déjà au rythme d'un orchestre moderne.

À plusieurs reprises, des groupes de jeunes gens invitèrent Dominique à se joindre à eux, mais elle refusa avec un sourire. Son regard déçu errait sur l'assistance.

Soudain, elle aperçut Jan Rochel de l'autre côté de la salle. Il la vit en même temps et lui adressa un petit signe amical. Quelques instants plus tard, il se frayait un passage parmi ses camarades, pour la rejoindre.

– Voulez-vous danser ?

Elle accepta. Jan dansait bien. Elle eût pris un réel plaisir à évoluer avec lui autour de la piste, si tout son être n'avait pas été tendu vers une arrivée. Jan ne parlait pas et elle était heureuse qu'il ne l'accablât pas de questions ou de bavardage inutile. Elle aimait sa distinction, sa réserve, et appréciait sa discrétion.

Lorsque l'orchestre se tut, il lui prit le bras et l'entraîna en souriant.

– Venez, dit-il. Nous avons bien mérité de nous désaltérer...

*

– Voici le professeur Moretti, dit Jan. Et Virlon aussi...

Le chirurgien saluait à la ronde, serrait des mains tendues en souriant avec bonhomie. Son confrère le rejoignit et ils se mêlèrent à la foule.

Dominique, dont le cœur s'était mis à battre

avec violence, aperçut enfin celui qu'elle attendait. Le docteur Orlandi venait d'apparaître en haut des marches. Son regard plana un court instant sur l'assistance, puis il se détourna pour accueillir une jeune femme brune.

– Orlandi et sa femme, énonça Jan. La clinique est au complet...

Dominique reçut le coup en plein cœur. Les yeux rivés au jeune couple, il lui sembla que son sang se glaçait dans ses veines.

– Sa femme ? articula-t-elle, dans un souffle.

– Oui. Il l'a rencontrée à Rome l'an dernier, paraît-il, et ils se sont mariés cet été. Elle est très belle, n'est-ce pas ?

Dominique eut l'impression qu'un torrent de révolte et de souffrance déferlait en elle, tandis qu'elle murmurait d'une voix blanche.

– Je ne savais pas qu'il était marié, je ne lui avais jamais remarqué d'alliance...

– Bien des chirurgiens n'en portent pas surtout s'ils opèrent à mains nues, expliqua Jan.

La musique reprenait et les danseurs

regagnaient la piste. Dominique, figée, fixait toujours les Orlandi. La jeune femme souriait, appuyée au bras de son mari. Elle était très belle, en effet, et avait un type italien : la chevelure noire et brillante, le teint mat, et le regard sombre.

Chaque note de la valse que jouait l'orchestre résonnait douloureusement dans la tête de Dominique.

« Marié ! songeait-elle, éperdue. Il est marié ! Comment ne l'ai-je pas deviné, comment ne l'ai-je pas appris par mes camarades ? »

Elle, qui depuis des mois souffrait de sa froideur et de sa totale indifférence, avait nourri un amour sans espoir.

« Aucun espoir... »

L'ambiance de la salle lui devint soudain insupportable. Elle passa une main moite et tremblante sur son front, et ferma les yeux.

– Qu'y a-t-il, vous êtes souffrante ?

La voix amie de Jan l'arracha au vertige.

– Il fait si chaud ici...

– Voulez-vous que nous sortions un instant ? interrogeât-il avec sollicitude.

– Pardonnez-moi, mais je préfère rentrer...

– Je vais vous reconduire.

Il la soutint jusqu'au vestiaire et l'aida à passer son manteau.

Dehors, la nuit était très froide. Jan héla un taxi et la raccompagna jusqu'à sa porte.

– J'espère que cette indisposition ne sera que passagère, dit-il avant de la quitter. Allez vite vous coucher. Demain, il n'y paraîtra plus.

Elle lui tendit sa main glacée et dit avec effort :

– Merci... Vous êtes un chic camarade, Jan...

Il lui sourit, remonta le col de son pardessus et s'éloigna dans la nuit.

X

Dominique ne cacha pas à Jan Rochel qu'elle avait l'intention de quitter la clinique Moretti, mais elle ne lui confia pas les raisons de cette détermination.

Contre toute habitude, il la pressa de questions, démonté par cette nouvelle. Elle fut évasive et il ne se rasséra que lorsqu'elle lui eut assuré que leur amitié ne prendrait pas fin pour cela.

Jan comprit, de ce jour-là que ses sentiments à l'égard de Dominique étaient bien près de se transformer. Si l'amitié qui avait grandi entre eux et les unissait, demeurait la même dans le cœur de la jeune femme, la sienne évoluait doucement vers une affection plus tendre.

Désormais, il s'arrangea pour que ses jours de repos soient les mêmes que ceux de Dominique et il l'invita à sortir en sa compagnie, en camarades

et sans équivoque, parce qu'il sentait que le temps de parler n'était pas encore venu.

Un jour qu'ils passaient devant une exposition de peinture, elle manifesta le désir d'y entrer, Savez-vous, dit-elle soudain, qu'un certain Rochel a peint des choses ravissantes ? Ma sœur a chez elle une toile signée C. Rochel...

– C. Rochel, dites-vous ?

Étonnée, elle regarda le visage de Jan empreint d'une subite émotion et acquiesça.

– Mais alors... c'est une œuvre de Carole !

– Carole ?

– C'est le prénom de ma sœur, dont je vous ai déjà parlé...

– Vous ne m'aviez pas dit qu'elle était peintre ?

– Non, en effet, fit-il, le front brusquement assombri. Nous essayons d'oublier dans la famille que Carole peignait autrefois et qu'elle avait un certain talent. Une malencontreuse chute de cheval l'a rendue infirme de la main droite...

– Pardonnez-moi, Jan. Je suis désolée d’avoir éveillé en vous de douloureux souvenirs, s’excusa Dominique, navrée.

Il secoua la tête, en étouffant un soupir.

– Il ne faut pas. Tôt ou tard, je vous aurais parlé de ce drame. Carole a subi une terrible épreuve. Lorsqu’elle a compris, après plusieurs opérations, qu’elle demeurerait estropiée et qu’elle ne pourrait plus peindre, cela a été terrible. Imaginez ce que peut éprouver une fille de vingt ans, belle, ardente et sportive, privée du jour au lendemain et définitivement de l’usage de sa main droite, frappée ainsi à la fois dans sa chair, son apparence physique, et son art... Désespérée, elle a voulu fuir le monde. Elle a tout vendu, esquisses, études, tableaux chevalets et pinceaux, puis elle est repartie en Suède...

– Y a-t-il longtemps de cela ?

– Deux ans, répondit-il. Mais j’espère avoir le plaisir de vous la présenter, elle doit rentrer en France sous peu.

Avec un intérêt sincère, Dominique assura

qu'elle serait ravie.

– Je ne puis croire qu'il y ait au monde deux peintres qui signent C. Rochel, reprit Jan. Ce serait par trop extraordinaire...

– Le tableau que possède ma sœur s'intitule « La Femme à l'Enfant ».

– Il n'y a plus de doute, Carole en est bien l'auteur !

– J'ai toujours pensé que ce devait être l'œuvre d'une femme, c'est une peinture si délicate... Vous plairait-il de revoir ce tableau, qu'un prodigieux hasard a placé entre nos mains ? proposa-t-elle brusquement.

Le visage du jeune homme s'éclaira.

– Rien ne me ferait plus plaisir, avoua-t-il, car je n'ai rien pu conserver de Carole.

Dominique promet de parler à Loraine, dès sa prochaine visite rue George-Sand.

*

L'approche des fêtes de fin d'année n'empêcha pas Dominique de tenir sa promesse.

Le jour où elle apprit à Loraine l'existence de Jan Rochel, Joël était présent. Ils écoutèrent avec intérêt la pathétique histoire de celle qui avait peint « La Femme à l'Enfant », dont un étrange concours de circonstances allait leur permettre de connaître le frère. D'emblée, ils acceptèrent de recevoir le jeune assistant du professeur Moretti.

Dominique et lui vinrent donc, un dimanche quelques jours avant Noël, prendre le thé chez les Marbel. Jan fit une excellente impression sur le jeune couple et Loraine espéra que l'amitié qu'il vouait à Dominique lui serait précieuse dans l'avenir. Car il ne lui fallut que quelques instants pour le deviner amoureux de la jeune fille. Chaque regard, chaque sourire qu'il lui adressait, le trahissait et il fallait être aveuglée par un autre amour, comme Dominique l'était, pour ne pas s'en apercevoir.

Jan fut ému de pouvoir contempler le tableau qu'il n'avait vu qu'à peine ébauché.

– C'est une des rares peintures importantes

qu'elle fit avant son accident, alors que nous séjournions en Savoie, avec notre père, expliquait-il. Carole avait dessiné de longues années, avant de commencer à peindre sur toile... Je crois que si elle avait pu continuer dans cette voie, elle aurait affirmé son talent, car elle peignait non seulement avec les yeux, cherchant les tons les plus vrais, les plus naturels, mais aussi avec le cœur...

Il devinait chez ses hôtes une sincère sollicitude à l'égard de la jeune artiste, et cette chaude compréhension le réconfortait.

Au cours de l'après-midi, un courant de sympathie très vif s'établit entre lui et Joël. Laisant là Dominique et sa sœur, ils gagnèrent le cabinet du jeune médecin, pour bavarder à leur aise d'un des buts essentiels de leurs existences, la chirurgie.

XI

Lorraine lisait en attendant le retour de son mari.

Pour la première fois il avait opéré, dans la matinée, à la clinique Garnier.

De très bonne heure, elle l'avait aidé à se préparer, et il était parti heureux et confiant. Il se trouvait à un important tournant de sa carrière de chirurgien et éprouvait une joie profonde d'être, à partir de ce jour, attaché à la clinique de l'illustre professeur.

Lorraine posa son livre et regarda la pendulette, il était près d'une heure. Joël, sans doute, n'allait plus tarder à rentrer. Elle était impatiente de le voir arriver et de recueillir ses premières impressions.

Elle regarda par la fenêtre et vit qu'il neigeait toujours. Les flocons, légers et serrés, tombaient

d'un ciel gris et bas.

Dans la pièce voisine, Nadine dressait le couvert, et elle l'entendait aller et venir autour de la table.

Brusquement, la sonnerie du téléphone retentit. Loraine prit le récepteur. Il s'agissait d'une cliente, dont elle nota le nom sur le carnet de rendez-vous de Joël, puis elle raccrocha.

Ce ne fut qu'en se retournant qu'elle l'aperçut...

Elle ne l'avait pas entendu rentrer. Il se tenait sur le seuil de la porte, très pâle, les yeux enfoncés dans les orbites, et il y avait encore un peu de neige sur le col de son pardessus.

À son air tragique, Loraine pressentit quelque malheur et, brusquement, elle eut peur. Son regard interrogateur s'accrocha à celui de son mari, mais elle fut incapable de proférer un seul mot.

– J'ai joué de malchance, articula-t-il, enfin. L'homme que j'ai opéré ce matin m'est resté entre les mains... Il est mort, et c'est ma faute !

Pas un seul muscle de son visage n'avait bougé, mais il avait eu, pour prononcer cette dernière phrase, un accent si rauque et si désespéré, que Lorraine se sentit glacée d'horreur.

– Il est mort, répéta-t-elle, hébétée.

Il se laissa tomber sur un siège et un douloureux soupir gonfla sa poitrine.

– C'est affreux, Lorraine...

Elle serra ses mains l'une contre l'autre, très fort, en s'efforçant de recouvrer son calme.

– Mais... Pourquoi vous tourmenter de la sorte ? Vous ne pouviez prévoir... Ce n'est, hélas, pas la première fois qu'un patient...

Il secoua la tête avec désespoir.

– Cette mort m'incombe. Ne comprenez-vous pas que j'en suis seul responsable ! Garnier m'avait prévenu, il était contre cette intervention. J'ai voulu la tenter malgré tout. Je croyais pouvoir sauver cet homme, je voulais faire une entrée brillante à la clinique... C'est raté et c'est un coup terrible pour moi...

– Comment... comment est-ce arrivé !

interrogea Loraine d'une voix blanche.

– Au cours de l'opération, une pince a brusquement lâché et lorsque j'ai constaté l'hémorragie, c'était déjà trop tard. Je n'ai rien pu faire, rien !

– C'est un accident, Joël, vous n'êtes pas coupable...

– Si ! cria-t-il presque. Coupable de n'avoir pas su déceler la malignité du mal, coupable d'avoir réfuté les paroles de Garnier et de m'être cru plus capable que lui... Coupable de tout !

Il se tut, accablé, et passa une main tremblante sur son front, comme pour en chasser une pénible vision.

– Je suis mortifié. Cette mort, le premier jour où j'opérais chez Garnier, est à l'échelle d'une catastrophe pour moi, reprit-il sombrement.

– Que dit Garnier ?

Il haussa les épaules avec lassitude.

– Je ne l'ai pas vu, il était absent...

Lorraine s'était approchée. Elle se pencha sur

son visage ravagé.

– Je suis sûre que vous exagérez vos torts, dit-elle. Cet échec, aujourd’hui surtout, est dramatique, mais il faut vous ressaisir. Il est des choses imprévisibles et le meilleur chirurgien du monde n’aurait pu sauver ce malade.

Il la repoussa doucement et baissa la tête.

– Vous êtes profane en la matière et vous ne pouvez comprendre. Cet homme, un autre que moi lui aurait peut-être conservé la vie. J’en ai été incapable. Incapable ! répéta-t-il, et chaque syllabe le blessait comme un trait.

Il semblait à Loraine qu’elle faisait un affreux cauchemar. Éperdue, elle cherchait autour d’elle, le ouaté, la fiction des songes, mais son regard trop lucide ne voyait surgir que la triste réalité. Derrière les vitres, la neige continuait à tomber. Soudain, le froid s’appesantissait sur la petite pièce silencieuse. Elle frissonna. Vaincu, Joël avait caché son visage entre ses mains.

*

Avec ce jour d'hiver avait commencé l'épreuve. La malchance allait-elle de nouveau poursuivre le jeune chirurgien, pénétrer dans sa demeure et s'y terrer comme une bête opiniâtre et malfaisante ?

Il refusa de déjeuner et se tint jusqu'à une heure avancée dans son cabinet. Lorsqu'il n'y eut plus de clients dans la salle d'attente, Loraine l'entendit partir faire ses visites. Elle n'avait pas osé aller lui parler.

Il rentra très tard et la rejoignit dans la salle à manger où elle avait tenu à l'attendre. Il semblait exténué, mais elle lut sur son visage que sa défaite du matin, plus que sa lourde tâche quotidienne, l'avait brisé. Il prit une assiettée de potage et se retira.

Elle comprit qu'il avait besoin de solitude et ne le rejoignit pas tout de suite, comme à l'accoutumée.

La sonnerie intermittente du téléphone qui résonnait avec insistance dans la maison, la tira

d'un sommeil lourd et hanté de rêves.

La nuit était encore complète et elle alluma sa lampe de chevet. Joël n'avait rien entendu. Épuisé par de longues heures d'insomnie, il s'était enfin endormi.

Lorraine chaussa ses mules et courut décrocher le récepteur.

– Allô ! J'écoute, qui est à l'appareil ?

– Est-ce toi, Lorraine ?

– Oui...

– Enfin ! J'ai eu si peur que vous ne répondiez pas... Ici, Lucile, continua l'enfance de Lorraine.

La voix lointaine s'étouffa dans un sanglot et Lorraine, bouleversée, secoua son apathie.

– Que se passe-t-il, pour que tu téléphones au milieu de la nuit ?

– Excuse-moi, mais Georges et moi nous sommes affolés, il faut que Joël vienne immédiatement... répondit la voix suppliante de la jeune femme.

– Qui est malade ?

– Catherine... Elle a été brusquement réveillée par une violente douleur au ventre. Elle souffre tant que nous ne savons que faire. Je t'en prie, que Joël accoure !

Lorraine comprit qu'il fallait faire vite. Chaque seconde qui passait était peut-être une perte de temps précieux.

– Nous serons chez toi dans dix minutes, promit-elle. D'ici là, ne vous inquiétez pas trop...

Elle raccrocha et revint dans la chambre. Joël reposait toujours. Elle se pencha sur lui et l'appela doucement. Il ouvrit les yeux et se dressa sur son lit.

– Qu'y a-t-il ?

– Lucile vient de téléphoner, répondit-elle avec angoisse. Catherine ressent une violente douleur dans le ventre. Il faut y aller tout de suite.

Il rejeta les couvertures et se leva. La pendulette marquait cinq heures.

– Je suppose que vous m'accompagnez, dit-il, en passant dans la salle de bains. Je serai prêt dans deux minutes.

Dans son petit lit blanc, l'enfant haletante se tordait de douleur. Livide, les ailes du nez pincées, les traits douloureusement crispés, elle était la proie d'une souffrance aiguë.

Joël qui venait de l'ausculter se redressa enfin et son regard rencontra ceux, angoissés et fiévreux, de Lucile et Georges Daly.

– Péritonite ! avoua-t-il, sans détour.

L'heure était trop critique pour qu'il cherchât à minimiser la gravité de l'état de Catherine.

– Une intervention urgente est absolument nécessaire.

Lucile s'appuya contre la porte, le visage défait.

– C'est très grave, n'est-ce pas, Joël ?

– Une péritonite est toujours très sérieuse, mais l'intervention chirurgicale pratiquée rapidement, peu après le début de l'infection, est un atout primordial... Il faut la faire transporter immédiatement à la clinique et je vais alerter Garnier...

– Le professeur Garnier, mais... pourquoi ?

Georges et Lucile l'interrogeaient du regard avec inquiétude. Leur stupeur fit mal à Joël.

– Je... Je pense que c'est un excellent chirurgien et...

Lucile s'avança vers lui, égarée.

– Mais, Joël, c'est en vous que nous avons confiance ! C'est vous seul qui devez opérer Catherine !

Lorraine détourna les yeux et retourna au chevet de l'enfant. Joël, très pâle, cherchait ses mots.

– Ma chère Lucile, vous ignorez une raison majeure qui m'oblige à...

– Alors, elle est perdue ! gémit la jeune femme, en se tordant les mains de désespoir. C'est cela, n'est-ce pas, et vous refusez de vous charger de cette intervention ?

– Je vous jure que non ! Son état est grave, certes, mais pas désespéré...

Torturé par l'échec de la veille, il était au supplice et son front se couvrait de sueur. Avait-il le droit d'opérer cette enfant ?

Le regard implorant des parents et celui de Loraine, debout près du petit lit blanc, attendaient sa décision.

– Je vous en supplie, Joël, ayez pitié de ma petite fille !

La voix déchirante de la mère angoissée fléchit sa résistance.

– Bien, dit-il. Vous pouvez compter sur moi...

*

Le drap blanc se soulevait et s'abaissait au rythme saccadé de la respiration de l'enfant. L'infirmière qui pratiquait l'anesthésie surveillait le pouls. Le petit corps potelé de Catherine se dessinait nettement sous la lumière vive.

Avant de pénétrer dans la salle d'opération où évoluaient déjà des ombres efficaces, Joël avait respiré profondément. Une ultime fois, il avait tenté de détendre ses muscles contractés, son corps crispé, et avait essayé de maîtriser l'affolement qui s'était emparé de lui. Pour cela,

il s'était astreint à accomplir avec calme les gestes et les rites qui précédaient l'opération et avait enfilé ses gants stérilisés. Puis, il s'était approché de la table.

Maintenant, quatre silhouettes fluides le suivaient des yeux, attentives à ses ordres.

Du regard, il interrogea l'infirmière masquée qui procédait à l'anesthésie.

– Pouls très accéléré...

Aucun doute n'était permis. L'évolution du mal se poursuivait à une cadence rapide. Joël jeta un coup d'œil sur la pendule et calcula que l'insensibilité devait être complète.

D'habitude, dès qu'il avait en main le scalpel, toutes ses forces et son attention se concentraient sur le carré de chair laissé à nu par le drap, et une maîtrise totale, une sûreté profonde, s'emparaient de lui.

Pourquoi n'en était-il pas de même en cette aube tragique ?

– Le siège initial de la douleur me permet de préciser qu'un abcès appendiculaire est à

l'origine du mal, songea-t-il mécaniquement, en fixant la peau fragile de l'abdomen.

Il hésitait. Une sueur froide lui couvrait le front. Un autre corps, immense et inerte, enveloppé de linge rougi de sang, se substituait à celui de Catherine. Une atroce défaillance le terrassa. Pour la combattre, il étreignit plus fort l'instrument. Il eut l'impression, en incisant la chair tendre, que sa main était moins ferme, qu'elle tremblait imperceptiblement. Tout à coup, il eut très peur.

Quatre paires d'yeux angoissés le surveillaient, fouillaient son âme. Pour la première fois de sa vie, sa confiance l'avait abandonnée.

Déjà le pus se répandait dans le ventre. S'il ne se ressaisissait pas, Catherine était perdue !

– Pincés de Kocher !

Une main prompte et ferme lui présenta l'instrument. Il se pencha pour procéder à l'hémostase et plaça les écarteurs. Soudain, tout se brouillait sous ses yeux. Il voyait mal. Ses

gestes n'étaient plus précis. Maintenant, son visage blême ruisselait de sueur sous le masque. Catherine allait-elle mourir ? Une peur inconnue et grandissante suffoquait.

– Docteur, le pouls faiblit !

– Tonicardiaque ! ordonna-t-il machinalement.

L'aiguille salvatrice de l'anesthésiste s'enfonça dans le bras blanc de l'enfant.

Joël ne parvenait plus à dominer son tremblement. Quatre paires d'yeux glacés d'effroi, hallucinants, le fixaient et le paralysaient.

« Perdue ! songea-t-il avec horreur. Elle est perdue... »

Sur un signe imperceptible de l'assistant, une silhouette blanche se détacha du cercle de lumière, fondit dans l'ombre...

XII

Tandis que les Daly attendaient des nouvelles de leur enfant, Lorraine était rentrée chez elle.

Elle n'avait pu supporter cette attente torturante en compagnie de ses amis, car non seulement se jouait la vie de Catherine, qu'ils avaient remise entre les mains de Joël, mais elle sentait que l'avenir de la carrière de son mari dépendaient de cette intervention.

Lorraine ne voulait pas penser, elle ne voulait pas imaginer ce qui se passait dans la salle d'opération de la clinique Garnier, pendant qu'elle essayait de tuer le temps dans son appartement de la rue George-Sand.

Tel un mauvais présage, une angoisse sourde qu'elle ne pouvait chasser, la tenaillait. La gorge nouée, fébrile, elle errait d'une pièce à l'autre. Il était neuf heures et depuis qu'elle avait quitté Joël, elle n'était qu'attente et tourment. Soudain,

la porte d'entrée s'ouvrit et se referma avec un bruit sec. Réprimant les violents battements de son cœur, elle courut dans l'antichambre.

Joël, hagard, était si blême, qu'elle se sentit défaillir.

– Joël ! cria-t-elle, malgré elle.

Il l'effleura d'un regard obsédé et elle eut peur de comprendre.

– Joël, répéta-t-elle, horrifiée. Catherine n'est pas...

Il secoua vivement la tête, comme pour chasser cette effroyable hypothèse, et articula avec effort :

– Non, grâce au Ciel...

Elle ferma les yeux un instant, indiciblement soulagée. Elle avait eu si peur tout à coup, qu'elle tremblait des pieds à la tête.

Lorsqu'elle regarda de nouveau son mari, son attitude fit naître en elle une nouvelle vague de crainte et d'appréhension.

– Mais alors... Pourquoi cet air tragique ?

Cherchant d'instinct le réconfort dont il avait besoin, et qui succéderait enfin à la panique qui l'avait submergé à la clinique, il fit un nouvel effort pour répondre.

– Loraine, je n'ai pas été capable d'opérer Catherine, avoua-t-il. À mesure que les minutes passaient, je faiblissais, faiblissais... Si Garnier, que j'avais eu la présence d'esprit de prévenir, ne m'avait pas enlevé les instruments des mains, je suis sûr que Catherine aurait été perdue...

Quelque chose comme un sanglot ou un gémissement lui échappa. Loraine devina combien cet aveu lui coûtait. Bouleversée par cette douleur masculine, le regard rivé aux traits défaits de son mari, elle avait le cœur broyé par une insupportable angoisse.

– Vous avez eu un malaise ? murmura-t-elle, d'une voix éteinte.

Lentement, comme il devait le faire bien souvent par la suite dans un geste d'impuissance douloureuse, il éleva ses mains blanches devant lui, qu'un léger tremblement agitait.

– Non. Ces mains m’ont trahi... Je ne sais ce qui m’a pris et si Garnier n’était pas intervenu...

Lorraine l’écoutait, glacée par ses paroles, effrayée par l’intensité dramatique du moment. Elle était là, inerte, sans forces pour juguler le mal que Joël se faisait à lui-même. Cette pensée la stimula.

– Vous êtes en état de dépression, épuisé, fit-elle avec douceur. Ce soir vous vous sentirez mieux et plus calme aussi. Nous pourrons reparler de tout cela, l’essentiel est que Catherine soit hors de danger !

Les traits du jeune chirurgien eurent une contraction douloureuse.

Certes, cette jeune vie qu’il avait tenue entre ses mains et qu’il avait failli laisser échapper, était d’une importance capitale. Mais, pour lui, il y avait aussi cet effondrement moral, semblable à ce que l’on ressent devant des ruines chères. Cela, Lorraine ne pouvait le deviner, le comprendre... En cet instant, elle ne songeait qu’à Catherine Daly, sauvée par Garnier. Pour une fois, elle l’oubliait, elle ignorait qu’il avait besoin

d'elle, de la douceur de ses yeux, de sa compréhension. Ce fut comme une première fêlure entre eux.

Cherchant à percer ses sombres pensées, Lorraine le considérait en silence. Elle ne comprit pas qu'il aurait eu besoin qu'elle s'élançât dans ses bras et qu'elle l'étreigne sans rien dire. Alors, il le sentait, il eût pleuré comme un enfant...

Anéanti, abandonné de tous et de tout, il était persécuté par la douloureuse vision du petit corps de Catherine, dont Garnier, avec un regard ferme et sévère, l'avait écarté...

Il se souvenait avoir quitté la salle d'opération comme un automate, sous les regards emplis de stupeur de ses assistants. Il avait alors ressenti la cruelle morsure de l'humiliation.

Ensuite, beaucoup plus tard – il n'aurait su dire combien de temps après – une infirmière était venue lui dire que l'enfant était hors de danger et qu'il pouvait rentrer chez lui prendre quelque repos. Il n'avait même pas revu Garnier.

– Je vous en prie, essayez de vous dominer. Il

n'y a aucune raison pour que tout ne s'arrange pas...

La voix de Loraine le fit tressaillir. N'y avait-il pas du mépris dans son cœur, pour qu'elle ne trouve que des mots dérisoires à lui dire. Ne sentait-elle pas que ce second échec l'avait dévasté, qu'il était à la fois humilié et blessé par l'intervention de Garnier, qu'il admettait, déchiré, absolument nécessaire ? S'il lui expliquait toutes ces choses, le comprendrait-elle ? Aucun son ne franchit ses lèvres.

Brusquement, il se détourna et quitta la pièce. Loraine, atterrée par ce nouveau coup du sort, l'entendit gagner son bureau et s'y enfermer à clef.

XIII

La journée parut interminable à Joël et la nuit plus longue encore. L'aube suivante le trouva prostré dans un fauteuil de son bureau, qu'il n'avait pas quitté depuis la veille.

Lorraine n'avait frappé qu'une fois à sa porte, à la fin de la journée précédente, et il n'avait pas répondu. Bien que peinée et déçue, elle lui avait fait apporter un plateau par Nadine. Il avait refusé le steak grillé, la salade et les fruits, et n'avait pris que le café.

Ce matin, Lorraine était apparue, triste et pâle, dans une robe de chambre parme. Qu'avait-il lu dans son regard ? des reproches, de la compassion ?

– J'ai pensé que vous ne refuseriez pas de déjeuner en ma compagnie, avait-elle dit, sans faire allusion à leur dernière entrevue.

Comme il la fixait intensément, elle avait détourné les yeux avec gêne ; et le pénible sentiment qui s'était glissé entre eux la veille avait persisté, peut-être parce qu'elle n'avait pas prononcé les mots qu'il espérait. Il n'avait pas deviné que son attitude à son égard l'avait blessée et, de ce moment, il devait interpréter faussement sa froideur.

L'inhabituelle réserve de Loraine le déroutait et il n'éprouvait plus le désir et le besoin de lui confier son intime souffrance.

– Qu'avez-vous décidé de faire ? interrogea-t-elle, quand il se tut.

– Je vais partir à Chambeuil pour quelque temps... M'accompagnez-vous là-bas ?

Inconsciemment, il avait crispé ses mains en lui posant cette question. Elle s'en aperçut et toute sa rancune fondit.

– En avez-vous douté un seul instant ? fit-elle, avec douceur.

Il ne répondit pas, mais se détendit.

– Quand voulez-vous partir ? demanda-t-elle.

– Le plus tôt possible. Je ne peux plus me souffrir ici...

Elle eut un élan vers lui et vint poser ses mains fines sur ses épaules.

– Mon pauvre chéri, soupira-t-elle avec tristesse.

Cette compassion l’irrita. Il l’écarta de lui d’un geste nerveux.

– Je vous en prie, Loraine ! Vous n’éprouviez aucune pitié, hier, lorsque je suis rentré de la clinique. Vous ne pensiez qu’aux Daly, parents et enfant !

Il se mit à arpenter la pièce avec agitation. Il avait été brutal, injuste. Loraine, indignée, s’était raidie. Elle se tenait très droite vers le bureau, lèvres serrées, figée dans une attitude pleine de reproche qui acheva d’exaspérer Joël.

– Pas un instant, l’idée que je souffrais d’une façon indicible ne vous a effleurée, jeta-t-il d’une voix âpre. Vous étiez obnubilée par la pensée de Catherine, de vos amis... Mais à tout prendre, je préfère encore votre indifférence d’hier, à la pitié

que vous me manifestiez aujourd'hui !

Une rougeur inquiétante était montée aux pommettes de Loraine. Elle le considérait à la fois avec stupeur et colère.

– Vous êtes injuste et cruel. Je ne vous reconnais plus. Vous n'avez même pas téléphoné pour prendre des nouvelles de cette enfant ! On dirait que vous êtes mortifié par le fait qu'un autre ait pu la sauver

Oh ! pouvoir destructif des mots ! Ces quelques phrases, qui peut-être avaient dépassé la pensée de la jeune femme, blessèrent plus profondément Joël que le plus cruel des affronts.

– Mortifié, répéta-t-il avec violence, comme s'il lui jetait le mot perfide à la face. Sans doute l'êtes-vous aussi, pour des raisons différentes. Est-ce le dépit ou les regrets qui vous rendent si blessante ? Involontairement, en quarante-huit heures, j'ai sans doute détruit tous les projets d'avenir que vous formiez en secret ?

Elle le regarda avec égarement.

– Des projets d'avenir ?

– Oui. Une brillante carrière pour moi et une vie plus large pour vous. Oh ! bien sûr, pas aussi luxueuse que celle que vous meniez chez votre père... Mais voilà, le grand chirurgien se révèle soudain un incapable, un raté ! C’est décevant, n’est-ce pas ?

– Joël ! cria-t-elle, d’une voix frémissante. Vous êtes odieux ! Comment pouvez-vous parler ainsi, oser dire de telles ignominies ?

Sa voix se brisa et elle se mordit les lèvres jusqu’au sang pour ne pas éclater en sanglots devant lui.

Il s’était immobilisé et la contemplait en silence. Devant le visage bouleversé de sa femme, sa rage et sa folie tombèrent d’un coup. Il ne fut plus qu’un homme très malheureux.

– Pardonnez-moi, chérie, murmura-t-il, avec une désarmante spontanéité. Je ne sais plus ce que je dis...

Leurs regards s’unirent, s’accrochèrent désespérément, et ils communiquèrent dans la même profonde douleur. Leur amour se cabrait et

tentait, malgré ses blessures, de renaître aussi pur, aussi puissant qu'avant.

Il lui tendit le bras et elle s'y jeta, éperdue.

– Joël, cette cruelle épreuve doit nous rapprocher, elle ne doit pas affaiblir notre amour, dit-elle à travers ses larmes, en l'étreignant avec fièvre.

Il ne répondit pas, et caressa les soyeuses boucles brunes avec désespoirs. Car il sentait que ni elle, ni lui, n'auraient le pouvoir de le protéger et de le garder intact, dans la tourmente qui s'abattait sur eux.

XIV

Dans la pénible épreuve qui menaçait son foyer, Loraine avait oublié le grand chagrin de Dominique.

Si la jeune fille avait livré une rude bataille contre son cœur pour arracher les racines de cet amour sans espoir, et si elle y était parvenue en partie, les jours passaient sans lui apporter l'apaisement et l'oubli souhaités. Aussi songeait-elle de plus en plus sérieusement à quitter la clinique Moretti.

Mais, désireuse de poursuivre son métier d'infirmière, qui désormais serait le but unique de sa vie, elle cherchait une solution à ce sujet. Sa seule joie restait, avec l'exercice de sa profession, la chaude amitié dont Jan Rochel l'entourait.

*

Jan avait choisi un petit restaurant élégant de la rue de Cléry, et ils s'installèrent à une table un peu en retrait.

– Une vraie table d'amoureux, remarqua Dominique, amusée.

Il ne répondit pas, mais la regarda d'une façon étrange qu'elle ne vit pas, parce qu'elle avait tourné la tête.

Ils dînèrent tranquillement en devisant.

La conversation s'axa sur Loraine et Joël, et Dominique n'expliqua à son ami que ce que sa sœur voulait qu'on sût. Puis, elle s'informa de Carole Rochel, qui ne devait plus tarder à regagner la France.

– Je suis très heureuse pour vous qu'elle revienne à Paris, dit-elle. Vous avez peu d'amis et...

– J'ai d'excellents camarades.

– Certes, mais vous êtes trop solitaire, cependant. Vous manquez d'atmosphère familiale. Le retour de votre sœur sera une bonne

chose pour vous.

– Je retrouverai, en effet, Carole avec joie, répondit-il.

– Et vous la sortirez beaucoup. Cela vous changera de la vie solitaire que vous affectionnez...

– Qui vous dit que j’aime cette existence, que je ne songe pas à fonder un vrai foyer, où nous serons deux à partager peines et joies ?

Dominique demeura muette.

– Oui, reprit-il, en la fixant intensément, j’ai l’intention de me marier. Dominique...

Quelque chose dans ses yeux clairs avertit brusquement la jeune fille d’un imminent aveu, qu’elle aurait voulu pouvoir refouler. En pressentant l’issue cruciale, elle assura, inquiète.

– C’est... c’est une excellente idée.

Elle s’efforçait de sourire, mais Jan demeurait très sérieux.

– Dominique, reprit-il soudain, avec émotion, vous êtes la femme que j’aimerais épouser !

– Jan ! je vous en supplie, taisez-vous...

Elle secouait la tête avec effroi. Cependant, il ajouta :

– Je ne le puis davantage. Il faut que vous sachiez que je vous aime et que mon plus cher désir est de faire de vous ma femme.

Il la contemplait d'un regard pathétique et tendre, comme s'il redoutait maintenant la suite de l'entretien.

– Je vous en prie, Jan, ne prononcez pas un mot de plus sur ce sujet, ou vous mettez notre amitié en péril...

Elle baissa les yeux et poursuivit d'une voix contenue :

– Je veux être loyale envers vous... J'éprouve la plus vive sympathie, la plus sincère affection, à votre égard. Mais je ne vous aime pas, je ne vous aimerai jamais, de cela je suis certaine. Je crois que je vous fais de la peine, ce soir, mais il faut que tout soit net entre nous, comme par le passé. Aucune arrière-pensée, aucun doute, ne doivent subsister. Je ne puis vous offrir que mon amitié et

je vous supplie de ne jamais plus parler comme vous venez de le faire. Un seul mot de plus briserait le lien amical qui nous unit.

Jan ne répondit pas. Quand elle releva son visage crispé, elle vit qu'il était très pâle.

– Jan, dit-elle avec douceur, mon cher camarade, mon ami...

Il serra très fort la petite main que dans un geste spontané elle avait posé sur son bras.

– Faut-il donc abandonner tout espoir ?

En silence, elle hocha la tête.

– Cruelle !

– Sincère, plutôt...

Il ébaucha un sourire triste et désenchanté.

– Je sais. Je vous connais, Dominique, et je suis convaincu que vous ne reviendrez jamais sur ce que vous venez de me dire. Je m'incline donc, parce que je sais aussi que vous n'hésiteriez pas à rompre notre amitié si je n'agissais pas ainsi... D'ailleurs, je me doutais que vous aviez un secret !

Et, comme elle protestait faiblement, il poursuivit :

– Non, ne dites rien. Depuis longtemps vos yeux vous ont trahie... Je vous prie donc d'oublier ce que je vous ai dit, ce soir. Si je renonce, c'est que je vous sais inflexible.

– Merci, souffla-t-elle. Je vous garde mon amitié profonde.

Et, dans la nuit de Jan, une toute petite flamme de joie se ranima, parce qu'il ne la perdait pas complètement.

XV

Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis que Loraine et Joël s'étaient installés à Chambeuil.

De longs jours, mornes et tristes, passaient sans que le jeune chirurgien manifeste le désir de regagner Paris, et Loraine s'en désespérait. Petit à petit, l'isolement avait eu raison du peu d'optimisme qu'elle possédait en arrivant dans la grande maison de son mari.

Leur vie commune, si elle était supportable, n'avait plus rien de la tendre intimité qui les avait unis, durant les premières années de leur mariage. Joël avait tant changé ! Il se désintéressait de tout, parlait peu, mais s'efforçait cependant de paraître naturel en présence de sa femme. Mais elle n'était pas dupe des efforts qu'il accomplissait pour lui donner le change, et le savait très malheureux. Sachant que sa sollicitude

l'irritait, elle la lui cachait. Ils se mentaient pour garder l'illusion du bonheur, alors que les mêmes tourments les hantaient.

Il y avait des sujets qu'ils avaient tacitement bannis de leurs conversations, tels les souvenirs des jours heureux, les Daly, la profession de Joël.

Mais ce qui déchirait le plus la jeune femme, c'était la certitude que leur amour avait faibli. Ébranlé par ces rudes assauts, par la froideur de Joël, il s'étiolait chaque jour davantage et, avec désespoir, elle assistait à sa lente désagrégation.

Jamais autant, Lorraine n'aurait désiré un enfant. Il lui semblait qu'une naissance eût sauvé son foyer. Pour un petit être fragile, Joël se fut ressaisi, il eut trouvé en lui la force et le désir de lutter. Un bébé eût été le vivant symbole de leur amour et la plus douce des consolations. Mais le Ciel ne leur avait pas accordé ce privilège.

Et, ce regret qu'elle croyait désormais intime, un jour vint où elle sut que Joël le partageait toujours...

Ce fut par un après-midi de février, où la

température glaciale les avait confinés dans la maison.

– La campagne est triste en cette saison, avait-elle dit simplement.

– Notre maison l’est davantage.

C’était la première fois qu’il faisait allusion à l’austérité de leur vie. Devant son air sombre, elle demeura muette.

– J’avais rêvé d’y voir grandir des enfants...

Il avait parlé bas, comme s’il se parlait à lui-même. Lorraine se leva, gagna la fenêtre. Le parc silencieux dormait sous un linceul de neige.

– C’était aussi mon désir, dit-elle en s’efforçant de maîtriser son émoi. Elle fit volte-face et s’adossa à la croisée.

– Joël ! implora-t-elle. N’aurons-nous jamais d’enfants ? N’est-il pas de votre devoir de vous occuper de cette grave question, vous qui êtes médecin ?

L’espace de quelques secondes, il la regarda comme s’il découvrait qu’ils avaient les mêmes sources de regrets, puis une expression

d'égarement, de dureté, vint figer ses traits. Il se leva d'une détente brutale.

– J'étais chirurgien-médecin... Je ne suis plus rien, rien !

La porte claqua avec violence derrière lui et elle entendit décroître ses pas nerveux. De nouveau, elle regarda par la fenêtre. Elle le vit sortir de la maison et partir en direction du bourg. Il avait tout juste pris le temps de jeter un vêtement chaud sur ses épaules...

Les larmes lui brouillaient la vue, elle laissa retomber le rideau.

XVI

Au début de mars, le temps changea. Le vent d'ouest se mit à souffler en tièdes rafales et, lorsqu'il cessa, la pluie lui succéda. Ce fut le dégel. En quarante-huit heures, toute trace de glace et de neige disparut. Le ciel, alors, prit une teinte bleutée et le soleil victorieux perça les derniers nuages. Un oiseau vint se percher sur une branche encore dénudée, pour annoncer les prémices du printemps.

– Loraine retrouva aussitôt un semblant de gaieté. Un espoir neuf et vigoureux se leva en elle.

Un dimanche, dans la matinée, un long coup de klaxon vibra dans l'air calme. C'était si insolite que Loraine courut à la fenêtre de sa chambre. Elle aperçut une élégante voiture noire dans l'allée principale et l'un des jardiniers qui refermait la grille d'entrée.

– Mais, c’est l’auto de père, murmura-t-elle avec stupeur.

Et, aussitôt, avec effroi, elle songea à Joël. Qu’allait-il penser ? Quelle attitude adopterait-il devant ces visiteurs inattendus ? Ne l’accuserait-il pas d’avoir fomenté en secret cette intrusion inopinée ?

Elle descendit les escaliers en courant et aperçut Joël par la porte entrouverte du salon. Il se tenait immobile, près de la croisée.

– Elle vint à lui, avec inquiétude.

– Joël...

– C’est votre père, n’est-ce pas ? coupa-t-il d’un ton froid, sans se retourner.

– Oui. Mais je vous assure que je ne l’ai pas prié de venir à Chambeuil...

Il haussa les épaules, comme si ce détail n’avait que peu d’importance. Lorraine, figée au milieu de la pièce, n’osait bouger.

– Votre père n’est pas seul, reprit-il lentement, en regardant toujours au dehors. Votre sœur l’accompagne, ainsi que Jan Rochel et une jeune

femme que je ne connais pas...

Un impérieux coup de sonnette arracha Loraine à son impassibilité. Pendant que madame Aline allait ouvrir, elle remonta vivement s'habiller pour recevoir les arrivants.

Quand elle fut prête, elle se composa un visage serein et redescendit.

Joël et ses hôtes s'étaient installés au salon. Elle fut heureuse de retrouver son père et Dominique, et se sentit réconfortée par leur présence. Elle sourit à Jan et se tourna vers l'inconnue qui se tenait à ses côtés. Dominique fit les présentations.

– Voici Carole, la sœur de Jan. Nous avons déjà longuement parlé d'elle, au sujet de ce tableau que tu possèdes...

Loraine fut frappée par la blondeur et la beauté de Scandinave de la jeune fille. L'élégant ensemble bleu royal qu'elle portait rehaussait l'éclat de son teint pâle et celui de ses yeux lumineux. Son visage aux traits délicats était fascinant. Elle était fine, élancée, et si parfaite

que l'on oubliait que sa main droite était inerte.

– Je suis ravie de faire votre connaissance, assura Loraine. À double titre : d'abord parce que vous êtes la sœur de Jan et ensuite parce que vous avez peint des tableaux, dont l'un, m'a enchantée...

L'étrangère remercia en souriant. Nul n'aurait pu soupçonner, en cet instant, qu'un accident avait mis fin à ses espoirs de peintre.

Avant d'offrir du porto, Loraine regarda Joël avec appréhension. En silence, il considérait discrètement le bras infirme de Carole Rochel. Il ne paraissait plus contrarié et elle en fut soulagée.

Un peu plus tard, elle se retira sans bruit pour aller prévenir madame Aline d'ajouter quatre couverts pour le déjeuner. En refermant la porte du salon, elle croisa le regard de son père et elle lui sourit bravement.

Le repas fut cordial, très animé même, et au dessert il ne demeurait plus aucune gêne entre les convives. Hormis Carole et Jan Rochel, qui n'avaient rien deviné des inquiétudes ou des

appréhensions de leurs hôtes, chacun était satisfait de la tournure des choses.

*

Lorsque la voiture qui emmenait les visiteurs eut disparu au bout de l'allée, Loraine et Joël rentrèrent dans la maison. La nuit, déjà, était tombée. Joël tourna le commutateur électrique et Loraine retrouva sans joie la lumière et la tiédeur de l'habitation.

Dans le salon, madame Aline avait déjà allumé la grande lampe rosé et tiré les rideaux. Quand il eut refermé la porte, Joël regarda sa femme et interrogea avec défiance.

– Vous vous êtes absentée longuement à l'heure du thé, aviez-vous à parler à votre père ?

Malgré elle, la jeune femme se sentit rougir.

– Pourquoi cette question ?

– Parce que je ne suis pas dupe et qu'il est clair que vous avez eu une conversation avec lui.

Elle ne chercha pas à nier.

– Je n’avais rien à lui dire que vous ne puissiez entendre, fit-elle d’un ton neutre.

– Que désirait-il savoir ?

– Rien. Il m’a simplement demandé de lui faire visiter la maison...

– Comme c’est étrange ! Il m’avait prié, aussitôt après le déjeuner, de lui faire faire le tour du parc et des dépendances. Cette propriété l’intéresse-t-elle donc particulièrement ?

Lorraine, troublée par cette ironie, ne trouva rien à répondre.

Un lourd silence s’appesantit sur la pièce. Joël, avec des gestes nerveux, alluma une cigarette. Pour échapper à cette atmosphère oppressante, Lorraine se dirigea vers la porte.

– Il est tard... Je vais dire à madame Aline de servir le dîner.

– C’est cela, répliqua-t-il. Aussitôt après avoir mangé nous pourrons regagner nos chambres et essayer de dormir. En dormant, on oublie tout, on évite les explications et le temps passe !

Piquée par ces reproches, elle lui fit face.

– Vous pensez, n'est-ce pas, que j'ai demandé à père de venir, afin de lui parler ? Eh bien ! vous avez tort. Ma surprise a été aussi grande que la vôtre de le voir arriver et je ne suis pour rien dans sa décision... Me croyez-vous ?

– Oui, répondit-il, brusquement calmé.

– J'aimerais que vous ne lui en vouliez pas d'être venu...

– Certainement pas.

Il fit quelques pas à travers la pièce, l'esprit préoccupé, et se décida enfin à avouer :

– Je l'ai même prié de revenir autant qu'il lui plairait, ainsi que Dominique et ses amis... Cela vous surprend, n'est-ce pas ? ajouta-t-il parce que Loraine le considérait avec stupeur. Moi-même, je me comprends mal. Ce matin encore, je me croyais incapable de supporter des visites. Lorsque j'ai aperçu la voiture de votre père, j'ai eu envie de fuir. J'étais furieux... Et puis, tout s'est arrangé au cours de la journée. Ils m'ont distrait, j'aurais aimé qu'ils restent encore...

Cet aveu n'offensa pas Loraine. Cependant, cela revenait à dire qu'il s'ennuyait en sa compagnie, que cette solitude à deux lui pesait. Elle s'approcha de son mari et rappela doucement :

– Il ne tenait qu'à vous de cesser d'éviter tout contact humain. Je suis heureuse que vous ayez fait le nécessaire pour que nous soyions moins seuls.

Soudain, elle chercha son regard et dit avec un accent suppliant :

– Je vous en prie, Joël, rentrons à Paris !

En vain, elle espéra son accord. De nouveau, la même obsession son accord. De nouveau, la même obsession lancinante le hantait. Il se sentait incapable, impuissant, et la présence de Loraine ne le soutenait plus. Il ne croyait trouver en elle, qu'ennui, pitié ou mépris. Et elle parlait de rentrer à Paris ! Qu'advierait-il s'il lui avouait brusquement que jamais plus il ne pourrait exercer, qu'il ne voyait aucune issue à leur destin et qu'il était un homme fini ?

Les ombres de la nuit étendues sur la maison silencieuse amplifiaient son angoisse. Il passa une main crispée sur son front où perlait une sueur froide.

– Non, dit-il avec lassitude. Nous resterons ici... Je sais que l'existence à Chambeuil n'a rien de drôle, et que ma compagnie n'est pas réjouissante, mais je ne puis regagner Paris...

– Pourquoi ?

Elle avait espéré qu'il laisserait enfin parler son cœur, qu'il s'épancherait sans qu'elle ait à combattre son silence. Au lieu de cela, il se raidit et jeta avec rudesse :

– Ne revenons pas là-dessus, voulez-vous. Je n'ai rien à vous dire !

Ce manque de confiance blessa Lorraine. Une subite et violente colère bouillonna en elle.

– Vous parlez et agissez comme un égoïste ! Que suis-je donc pour vous, qu'ai-je donc été au cours des années écoulées ? Votre unique joie, votre passion, votre cher souci, n'ont toujours été que votre profession, articula-t-elle, d'une voix

vibrante. Jamais vous ne vous êtes préoccupé de moi, pas une fois vous n'avez pensé que je pouvais souffrir d'être seule du matin au soir, et de ne pas être la première dans votre cœur, parce qu'autre chose primait : la santé de vos malades et de vos opérés ! Cela, je l'ai admis, je me suis tue, parce que c'était un noble sentiment et j'ai continué à vous accueillir avec un sourire, alors que j'avais le cœur lourd d'ennui. Vous n'avez rien soupçonné, vous étiez heureux. Votre carrière était brillante et vous retrouviez sous votre toit, l'esclave attentive à votre bonheur... Mais, par un mauvais coup du sort, le navire a chaviré et vous vous êtes aperçu que rien ne comptait tant à vos yeux que ce métier que vous aimiez. Que suis-je, moi ? Une ombre impuissante qui ne vous comble pas, qui ne vous rend pas heureux, qui vous lasse peut-être, et si vous l'osiez, vous me reprocheriez la solitude que vous m'avez imposée. Vous me traitez avec indifférence, vous m'écarterez de votre cœur, et vous refusez de répondre à mes questions. Ne sommes-nous donc plus que deux étrangers ? Si c'est là la triste vérité, n'ayez pas de scrupules à

l'avouer !

Atterré, il se tenait debout au milieu de la pièce et la fixait avec une stupeur douloureuse. Ce flot de paroles, la découverte de sentiments insoupçonnés dans le cœur de Loraine, le bouleversaient.

– Pardonnez-moi, dit-il enfin, humblement. Je ne savais pas que je n'avais même pas su vous rendre heureuse aux meilleurs temps de notre union...

Les épaules courbées, il avait l'attitude lasse et découragée d'un vaincu. Elle fut sur le point de se jeter dans ses bras, de lui crier que l'amour qu'elle lui portait l'avait consolée de tout et que, seuls, le dépit et la crainte d'avoir perdu les chemins de son cœur l'avaient poussée à parler comme elle venait de le faire. N'avait-elle pas le devoir de faire abstraction d'elle-même, une fois encore, et de l'obliger à lui livrer le secret de son âme malade ?

Mais il ne demandait rien. Sa fierté la retint. Plongée dans un profond désarroi, elle se dirigea vers la porte. Il n'eut aucun geste pour la retenir.

XVII

Au milieu de la semaine suivante, Joël déclara à Loraine qu'il devrait s'absenter durant toute la journée du samedi.

La jeune femme s'étonna.

– Allez-vous à Paris ?

– Non, répondit-il d'un ton laconique.

– Ne pourrai-je vous accompagner ?

– C'est inutile. Je ne vais pas faire une promenade d'agrément, mais un déplacement utile.

– Où allez-vous exactement ?

– Je possède une dernière terre. Je veux voir à quoi elle ressemble et si je peux la faire défricher, en vue d'un rapport quelconque.

Loraine parut surprise.

– Vous ne m'en aviez jamais parlé.

– Oh ! c’est grand comme un mouchoir de poche, et si peu important... Xavier m’y emmènera avec le cheval, en charrette. Nous déjeunerons là-bas et ne rentrerons que dans l’après-midi, car il y a plus de huit kilomètres, d’ici aux Chebelles...

– Toute une journée pour parcourir seize kilomètres ! Ne pourriez-vous employer un autre moyen de transport ?

– Vous savez bien qu’il n’y en a aucun, fit-il avec impatience.

Lorraine n’insista pas. Leur voiture était restée à Paris, et le remplacement de Joël, installé rue George-Sand, l’utilisait pour les visites.

Joël parut soudain regretter d’avoir été si vif. D’une voix plus affable, il expliqua :

– Un voyage comme celui-ci n’a rien de confortable, c’est pourquoi il est préférable que vous demeuriez ici...

*

Le samedi matin, il quitta la maison en compagnie de Xavier. Jusqu'à la route, Loraine suivit des yeux cet étrange équipage. Joël, transformé en gentleman-farmer, et assis auprès de son domestique dans la charrette cahotante de celui-ci.

En revenant vers la maison, elle aperçut le second jardinier et se dirigea vers lui.

– Pourriez-vous monter quelques bûches à l'office ? Madame Aline allume encore, parfois, le feu dans la cheminée du salon et elle n'a plus de bois.

Il acquiesça poliment. Le personnel de la maison étant très réduit, lui et son compagnon devaient accomplir divers travaux, en dehors de leur profession, et tous deux en acceptaient la charge avec bonne humeur. Bien des années avant la mort des parents de Joël, ils étaient déjà au service des Marbel. Durant les ans difficiles, Joël avait été dans l'obligation de ne les employer que par intermittence. Mais dès que ses affaires avaient prospéré, ils étaient revenus à demeure. Sérieux, consciencieux, ils menaient les travaux à

leur guise et le jeune couple les laissait faire.

Ce matin-là, pourtant, le jardinier retint Loraine d'un geste.

– Je viens d'arracher les iris qui envahissaient tout peu à peu, expliqua-t-il, en désignant une plate-bande. Que pensez-vous que je doive mettre à la place.

Loraine sourit.

– Je m'en rapporte à votre bon goût. Vous faites, chaque année, des choses ravissantes.

– Ah ! Madame, c'est la première fois que vous me faites des compliments ! s'exclama-t-il familièrement. Je vous avoue que ça me fait plaisir. Je me demandais si vous vous intéressiez à nos parterres, à nos massifs...

Loraine ne songea pas à s'offusquer de cette remarque. N'avait-il pas raison ? C'était vrai qu'elle était trop préoccupée d'elle-même et qu'elle négligeait tout ce qui l'entourait. Ainsi, s'était-elle inquiétée de Dominique, au cours des dernières semaines ?

– En ce cas, je crois que j'y mettrai des lys

pour l'année prochaine...

Lorraine acquiesça distraitement.

– Je m'occuperai de ça lundi, car il va pleuvoir, poursuivit le jardinier, en scrutant le ciel. Le docteur et le notaire vont sûrement se mouiller.

Lorraine tressaillit.

« Le docteur et le notaire », avait-il dit.

– Quel notaire ?

Elle formula la question à voix haute.

– Celui du bourg. Il est allé rejoindre M. Joël sur la coupe...

– Sur la coupe ?

– Enfin, aux Chebelles, si vous préférez. C'est que ça n'est pas facile d'évaluer du bois sur pied, et le père Duriel n'est pas toujours régulier. Donc, Xavier est allé prendre rendez-vous pour le docteur avec le notaire qui doit retrouver les deux parties là-bas et dresser l'acte de vente au retour.

Dissimulant mal sa stupéfaction, Lorraine remercia et s'éloigna.

Ainsi, Joël avait menti. Il était allé vendre une importante coupe de bois et elle était la seule à l'ignorer !

*

La journée lui parut interminable. Lorsqu'elle entendit enfin le pas de son mari dans le vestibule, elle descendit à sa rencontre.

– Bonsoir, dit-il. Je suis navré d'arriver si tard...

Il paraissait assez satisfait et elle pensa que la vente devait s'être réalisée dans d'assez bonnes conditions.

Elle eut l'impression qu'il évitait son regard et se décida brusquement à parler.

– Pourquoi m'avez-vous caché que vous alliez vendre une coupe de bois ?

Il eut un haut-le-corps et fit volte-face.

– Qui vous a dit ? rugit-il.

Elle lui tint tête avec calme.

– Qu’importe. Je sais que vous aviez rendez-vous avec un acheteur éventuel et le notaire de Chambeuil.... Avez-vous traité cette affaire ?

– Cela ne vous concerne pas !

Sa voix était sèche, incisive ; malgré cela, elle reprit :

– Certes. Avant-hier encore j’ignorais l’existence des Chebelles. Mais en quelques heures, j’ai tout appris à ce sujet.

– Qui vous a renseignée ?

– Celui ou celle qui l’a fait, me croyait informée. Il ne mérite donc aucun blâme... Maintenant, m’expliquerez-vous pourquoi vous m’avez menti ?

Le front têtu, les sourcils froncés, il haussa les épaules.

– Il ne s’agit nullement d’un mensonge. D’après notre contrat de mariage, nous sommes libres l’un et l’autre de disposer de nos biens respectifs. Je n’avais pas à vous faire part de mes décisions, laissa-t-il tomber d’une voix brève. Mais, puisque vous tenez à le savoir, je puis vous

dire que cette vente est signée.

L'anxiété qui tourmentait Loraine depuis le matin, se traduisit par une simple question :

– Quel motif vous a poussé à la réaliser ?

Il la regarda longuement en silence, et elle vit que son irritation faiblissait. Au bout d'un moment, il avoua avec lassitude :

– Parce qu'il faut de l'argent pour vivre... Depuis que nous sommes à Chambeuil, je n'ai pas gagné un centime et, aussi peu intéressé que je sois, je me suis rendu compte que mon compte en banque diminuait de façon inquiétante. Il y a la nourriture, l'entretien, le personnel à payer, n'est-ce pas ! Alors, j'ai vendu cette coupe. Elle nous permettra de vivre encore pendant plusieurs mois. Ensuite, nous verrons... Si je vous ai caché l'exacte vérité, c'est que je ne voulais pas vous inquiéter.

Loraine n'entendit pas cette dernière phrase. La précédente l'avait plongé dans un découragement total. Joël, elle le sentait, n'envisagerait jamais plus de retourner à Paris !

XVIII

Les visites dominicales des Rochel, de Dominique, – et parfois de Laurent Nancey, – devinrent si nécessaires aux Marbel, que sur leurs instances les trois jeunes gens acceptèrent finalement de venir passer la plupart des week-ends à Chambeuil.

Lorsqu'ils ne venaient pas rompre le cours monotone de leur existence, Loraine et Joël vivaient des dimanches insipides et lourds d'ennui. La jeune femme mesurait alors la profondeur de la scission qui la séparait de son mari et elle cherchait en vain une ultime solution à leur problème.

Cependant, elle s'efforçait de ne pas trop songer à l'avenir incertain et de ne pas être trop égoïste. Au cours des dernières semaines, elle avait interrogé sa sœur pour tenter de connaître l'évolution de la crise qu'elle avait traversée.

Mais Dominique s'était gentiment dérobée, en l'adjurant de ne plus s'inquiéter à son sujet. Et Loraine, qui avait acquis la certitude que Jan lui portait un sentiment profond, priait le ciel pour que s'accomplisse un miracle.

Un dimanche, Dominique et Carole parlèrent de nouveau d'aller à la colline du Guet.

Les Marbel acceptèrent sans commentaires cette promenade pour but, bien qu'ils eussent conservé un pénible souvenir des courts instants passés à l'auberge, et la petite troupe se mit en route.

Depuis le mois de mars, la colline avait changé d'aspect. Les arbustes et les buissons, qui croissaient au long des chemins caillouteux, déployaient leur vert feuillage, et les vivaces giroflées sauvages embaumaient l'air. À perte de vue, les frondaisons touffues des bois descendaient en pente douce, jusqu'au vallon.

Après une longue marche, les jeunes gens parvinrent enfin au sommet. Jan remarqua la petite auberge et invita ses compagnons à y faire halte. En ce début d'après-midi, la chaleur était

intense et quelques touristes dégustaient des rafraîchissements, à l'ombre des murs épais. L'aubergiste, que Loraine et Joël connaissaient, circulait entre les tables, mais Catherine, sa fille, n'était pas dans la salle. Loraine en éprouva un soulagement irraisonné.

De cet instant, elle fut d'humeur plus légère et ce fut elle qui, un peu plus tard, entraîna le petit groupe vers les ruines de la tour.

C'est en redescendant l'escalier moussu qu'eut lieu l'incident, qui devait jouer un grand rôle dans la vie privée de Loraine et de son mari.

Carole, qui marchait en avant, perdit soudain l'équilibre sur une pierre descellée. Elle voulut se retenir, mais sa main infirme ne lui fut d'aucun secours et elle glissa en bas des degrés. Déjà, Jan et Joël accouraient à son aide. Elle se releva sans difficulté, mais quand il fallut marcher elle en fut incapable. Sa cheville et son genou droit la faisaient cruellement souffrir. Tandis que Jan la soutenait, Joël examina la jambe blessée.

– Vous avez une sérieuse entorse à la cheville, dit-il, et le genou qui déjà commence à enfler, ne

vaut guère mieux...

Carole, un peu pâle, grimaçait de douleur.

– Jamais elle ne pourra regagner Chambeuil par ses propres moyens, fit Dominique.

Joël approuva.

– Il faut envisager un moyen de transport quelconque... Loraine, vous devriez retourner à l'auberge en compagnie de Dominique. J'espère qu'ils possèdent un cheval, ou une voiture, qu'ils accepteront de mettre à notre service...

– Comment rentrerais-je à Paris ? s'inquiéta Carole.

Joël se redressa en secouant la tête.

– Il ne peut être question pour vous de repartir ce soir. Vous serez obligée de rester à Chambeuil jusqu'à ce que vous soyez guérie.

Grâce à l'aimable aubergiste qui s'empressa d'atteler sa mule – nulle voiture n'eût pu se risquer dans ces chemins arides – Carole fut ramenée sans encombre chez les Marbel. Pour effectuer le trajet, Jan avait sommairement bandé la cheville et le genou blessés. À Chambeuil, il

donna à sa sœur tous les soins que nécessitait son état. Confirmant le diagnostic de Joël, il jugea qu'elle devrait garder l'immobilité pendant au moins une douzaine de jours. Force fut donc à Carole d'accepter l'offre des Marbel et de demeurer chez eux, tandis que Jan et Dominique regagnaient Paris.

– Je suis navrée de vous imposer ma présence et de vous apporter un surcroît de travail, fit-elle avec confusion, lorsqu'ils se retrouvèrent seuls tous les trois.

Lorraine et Joël protestèrent avec sincérité. En fait, le séjour forcé de Carole à Chambeuil, serait une diversion à leur existence insipide. Ils ne regrettaient que les pénibles circonstances qui l'avaient contrainte à rester chez eux.

XIX

Très vite, en effet, ils s'accoutumèrent à cette tierce présence entre eux, qui facilitait leurs rapports et les retranchait de l'ennui. Afin que le calme et la solitude ne pèsent pas trop à la jeune fille, ils prirent l'habitude de se remplacer à son chevet.

Durant les quatre premiers jours, Carole ne quitta pas la maison et c'est dans le salon, où chaque matin Loraine l'installait confortablement, qu'elle reçut les visites alternées de ses amis.

Avec Loraine, elle bavardait de choses et d'autres, au gré de leurs pensées, mais avec Joël, sans qu'elle sût pourquoi, la conversation prenait toujours un tour plus grave, moins futile. Une chaude sympathie – presque une inconsciente attirance – les unissait, alors que la réserve instinctive de la jeune femme avait empêché

l'amitié de s'épanouir entre elles. Oui, avec Joël c'était différent...

Un matin qu'il était assis en face d'elle et qu'elle songeait à ces choses, il demanda brusquement :

– À quoi pensez-vous, Carole ?

Malgré elle, elle se sentit rougir. Répondre, n'était-ce pas trahir des méditations trop intimes ? Elle se déroba.

– Et si je vous retournais la question, Joël ?

À peine prononcée, la phrase lui parut imprudente, provocatrice. C'était un jeu dangereux. Tout le lui criait, les circonstances de cette solitude complice, le regard de Joël...

Ils en prirent conscience ensemble, à la même seconde, et demeurèrent muets.

Soudain, la porte s'ouvrit et Loraine parut. Ils éprouvèrent un même sentiment de malaise et de culpabilité.

Dans les jours qui suivirent, cette gêne ne subsista pas entre eux, sans doute parce que l'un et l'autre avaient su dominer un trouble et un

penchant naissants.

Cependant, pour conjurer définitivement le danger, Carole comprit que plus tôt elle quitterait le toit des Marbel, mieux ce serait.

Maintenant, chaque après-midi, Joël installait pour elle une chaise longue dans le parc, à l'ombre d'un tilleul. Lorraine venait souvent la rejoindre et elles passaient ensemble des heures agréables et paisibles.

– Voilà une douzaine de jours que je suis ici, dit un jour Carole à son hôtesse.

Puis, jetant un regard sur les pelouses vertes et sur les massifs de fleurs épanouies, elle poursuivit, sincère :

– Je garderai un délicieux souvenir de ce séjour, plein de douceur et de paix, dans votre propriété. Vous m'avez gâtée, soignée avec dévouement, et je ne vous ai rien offert en échange...

Lorraine eut un sourire mélancolique.

– C'est nous qui devrions vous remercier d'être restée. Vous avez animé notre vie et...

Elle se tut brusquement. Carole tourna la tête vers elle. Pressentant une question, elle ajouta très vite :

– Maintenant il faut étendre votre jambe au soleil. Joël dit que ses rayons sont bienfaisants et fortifiants...

Docilement, la jeune fille découvrit sa jambe. Lorraine se leva.

– Voici quelques revues, dit-elle. Feuillitez-les en mon absence. Je dois aller faire quelques achats à Chambeuil, mais je ne m’attarderai pas.

Son départ ressemblait à une fuite. Elle avait agi comme si elle avait voulu échapper à la loi des confidences. Elle s’en fut se préparer et, quelques instants plus tard, Carole la salua de la main quand elle la vit quitter la maison.

La jeune fille ne demeura pas longtemps seule. Bientôt des pas crissèrent sur le gravier et la voix de Joël troubla le silence.

– Il y a du courrier pour vous, ce soir, Carole ! Elle se retourna et prit l’enveloppe qu’il lui tendait.

– Vous permettez que j’en prenne connaissance ? C’est une lettre de Jan, je crois...

Il acquiesça d’un signe. En silence, il alluma une cigarette, puis il prit le siège abandonné par Loraine.

– Dominique ne viendra pas dimanche, annonça Carole, lorsqu’elle eut achevé sa lecture. Jan viendra seul...

Pensive, elle replia la feuille couverte de la haute écriture de son frère.

Joël contemplait son profil délicat, la masse d’or pâle de ses cheveux retenus par un large ruban de velours noir.

– Pensez-vous que je serai en mesure de retourner à Paris, dans huit jours ? demanda-t-elle soudain.

Avant de répondre, Joël inspecta avec soin la jambe blessée, puis il se redressa.

– S’il n’y avait que la cheville, ce serait possible, mais votre genou ne paraît pas se rétablir aussi vite.

Pour éviter un mauvais épanchement,

j'aimerais que vous marchiez le moins possible, pendant une semaine encore.

– Vous redoutez des complications ?

– Pas si vous avez la sagesse de rester allongée quelques jours de plus. Mais ne vous inquiétez pas, ce n'est qu'une mesure de prudence, assura-t-il en souriant.

Après un court silence, il interrogea brusquement :

– Vous vous ennuyez à Chambeuil ?

– Pas du tout, affirma-t-elle. Pourquoi cette question ?

– Parce que vous avez hâte de nous quitter...

– J'ai déjà trop abusé de votre hospitalité...

– Ne dites pas de sottises, fit-il avec gravité. Lorsque Loraine et moi allons nous retrouver seuls dans cette maison, ce sera dur.

Carole contempla longuement le visage de son compagnon, puis elle se décida à parler.

– Pourquoi vous enterrez-vous ici, Joël ?

Troublé, il baissa les yeux et fit tomber la

cendre de sa cigarette. À vrai dire, la question l'avait désemparé.

Avec détermination, Carole poursuivit, persuasive :

– Vous devriez rentrer à Paris et recommencer à exercer. Chaque semaine qui passe vous est davantage nuisible, car elle n'apporte pas de solution...

Il releva la tête, la fixa intensément, comme s'il cherchait à deviner ce qu'elle savait. Elle lut dans ses yeux une brusque contrariété.

– Je sais que cela ne me regarde pas, fit-elle avec douceur, mais Loraine et vous êtes mes amis. Je ne puis m'empêcher de penser à votre avenir depuis que...

Soudain, elle hésitait. D'une voix mesurée, trop calme, il répéta :

– Depuis que ?

– Que je connais en partie les raisons qui vous ont fait fuir Paris, avoua-t-elle.

D'un geste rageur, il lança sa cigarette au loin et se leva si brutalement que sa chaise de toile se

renversa.

– C’est donc le secret de polichinelle ! jeta-t-il, sarcastique, sans songer à maîtriser sa colère. Lorraine a dû vous brosser un triste tableau de mes capacités !

– Lorraine ne m’a absolument rien confié, s’écria Carole. Je puis vous le jurer. Mais Dominique et votre beau-père, qui nous honorent Jan et moi de leur amitié et de leur confiance, nous ont laissé entendre que vous aviez subi – comme tant d’autres chirurgiens – deux rudes échecs. Mais vous, vous avez refusé de les admettre, vous n’avez pas voulu accepter l’idée de cette défaite. Orgueil blessé, vaincu et démoralisé, vous êtes venu vous réfugier ici. Voilà ce que je sais depuis longtemps... Depuis ce jour, je n’ai pas cessé de penser à vous et de vous plaindre. De vous plaindre, oui, car j’ai souffert, avant vous, ce que vous souffrez aujourd’hui. Notre histoire est un peu la même. Lors de mon accident de cheval, n’ai-je pas eu à surmonter, tout comme vous, un effondrement moral ? Seules les causes sont différentes, mais

nous avons eu les mêmes réactions devant l'épreuve. Moi aussi, j'ai cédé le pas au mal au lieu de résister. Devenue infirme, j'étais égarée de révolte et de douleur. Dans ma rage impuissante, j'ai déchiré mes études, vendu mes toiles, et jeté au feu palettes et pinceaux, pour m'enfermer dans un sombre désespoir... Ensuite, je suis partie en Suède, dans la famille de ma mère. Là-bas, malgré la pitié et la sollicitude des miens, je n'ai pas trouvé l'apaisement. Alors, dans le calme et la solitude, parvenue au fond d'un gouffre sans issue, j'ai longuement réfléchi et j'ai enfin compris que le salut était en moi, et qu'il ne dépendait que de ma volonté. J'ai fait face au mal et j'ai appris à l'accepter. Certes, cela m'a été très dur, mais maintenant je suis résignée et heureuse. Joël, interdit, ne l'avait pas interrompue.

– Je suis comme le roseau de cette fable française, reprit-elle avec un petit sourire mélancolique. J'ai plié, je me suis courbée sous la tempête, mais finalement je suis parvenue à me redresser, et je ne suis qu'une faible femme. Un homme de votre qualité ne peut-il en faire

autant ?

– Un homme de ma qualité ! fit-il, amer. Comme vous êtes indulgente, Carole...

Mais, à sa voix altérée, elle comprit qu'il était bouleversé. Il releva son siège, se rassit et dit ensuite :

– Votre cas est différent du mien... Quant à moi, je ne pourrai vivre heureux avec le regret d'une carrière si tragiquement interrompue...

– C'est pour cela que vous devez envisager de la reprendre ! Car, si j'ai dû prendre mon parti d'une diminution physique, et oublier que peindre était ma plus grande joie, mon plus bel espoir, vous, vous avez la possibilité, vous devez vaincre et briser ce qui vous paralyse moralement, puisque vous conservez intactes vos plus précieuses qualités physiques.

Elle se pencha et posa dans un mouvement impulsif sa main valide sur celles du jeune chirurgien.

– Ces mains doivent se consacrer à la noble tâche qu'elles s'étaient assignée, dit-elle avec

émotion. Elles doivent encore sauver de nombreuses vies humaines.

Comme pour leur insuffler puissance et volonté, elle étreignait les doigts nerveux et crispés de Joël. Dans son regard lumineux et vaillant il puisa une force neuve. Toute arrière-pensée avait disparu de leurs cœurs.

Lorraine, à cette minute précise, revenait de Chambeuil. Lorsqu'elle eut contourné l'allée, elle découvrit la scène. À voir les mains unies de Carole et son mari, leurs regards accrochés l'un à l'autre, elle éprouva un choc si violent qu'elle s'immobilisa, ne sachant quelle attitude adopter. Dans sa poitrine oppressée, son cœur battait avec violence. Un instant, elle eut envie de fuir, de rebrousser chemin pour cacher son désarroi, puis elle se ressaisit et se dirigea avec calme vers la maison.

Ni Carole, ni Joël ne l'avaient aperçue.

Dès lors, Lorraine n'eut plus d'élan envers Carole. Les soupçons et la défiance l'obsédaient. Elle qui avait été heureuse de la présence de la jeune fille, qui lui avait accordé ses soins

dévoués, souhaitait maintenant ardemment son départ.

Jusqu'alors, et peut-être à cause de son infirmité, elle n'avait pas éprouvé autre chose que de la sympathie et une profonde pitié à l'égard de Carole. Malgré sa beauté, elle n'avait jamais vu en elle une rivale possible. Mais, depuis la scène entrevue dans le parc, la jalousie la torturait.

Cependant, elle avait gardé le silence et n'avait fait aucune remarque à Joël. Dans les jours qui suivirent, rien de nouveau ne survint. Au début de la semaine suivante, alors qu'elle traversait le vestibule pour aller rejoindre madame Aline à l'office, le rire léger de Joël auquel se mêlait celui, plus clair, de Carole, la cloua sur place.

Depuis des mois, Joël avait désappris à rire, à sourire même, et il ne manifestait plus aucune joie. Une jalousie violente et décuplée ravagea le cœur de Lorraine.

Maintenant Carole parlait de sa voix harmonieuse et musicale. Elle ne chercha même pas à saisir le sens de ses paroles. Le rire neuf et

léger de son mari l'obsédait encore. Pour le fuir, elle gravit les escaliers en courant et alla s'enfermer dans sa chambre.

Là, dans le silence et l'intimité de la grande pièce, elle laissa couler des larmes amères. Lucide, elle mesurait son malheur. L'étrangère qu'elle avait accueillie sous son toit avait su ranimer une étincelle de gaieté dans l'âme de Joël, alors qu'elle avait échoué.

Elle ne s'obstina plus à vouloir sauver son bonheur. Ses efforts avaient été vains. Elle ne voulait plus songer à ce que serait l'avenir, à ce qu'il adviendrait d'elle. Elle se sentait désormais impuissante à remédier au désastre et attendait dans la passivité d'une angoisse constante, le dénouement de son calvaire.

XX

Carole recommença à marcher peu après et elle annonça son départ pour la fin de la semaine suivante. Lorraine vit arriver ce jour avec soulagement, malgré les incertitudes de l'avenir,

À nouveau, le jeune couple vécut solitaire, peut-être un peu plus désuni que par le passé, et un long mois s'écoula.

Durant cette période, Dominique et Laurent Nancey ne vinrent qu'une fois à Chambeuil. Quant à Jan, dont le savoir et les capacités étaient de plus en plus appréciés à la clinique Moretti, il remplaça en juin le professeur Virlon, souffrant.

Lorraine se demandait ce qui surviendrait dans les mois à venir, lorsque brusquement, au début de juillet, contre toute attente, Joël annonça son intention de regagner la capitale.

C'était un matin, alors qu'ils achevaient de

prendre leur petit déjeuner sur la terrasse ensoleillée. Lorraine, médusée, leva sur son mari un regard incrédule. Était-ce possible ? Avait-elle bien entendu ?

– Si vous êtes d'accord, nous rentrerons à Paris la semaine prochaine, dit-il encore.

En silence, elle inclina la tête, trop bouleversée pour parler. Cette décision, qu'elle avait si désespérément attendue, ne lui apportait pas la joie espérée et la laissait étrangement désemparée. Au début de leur isolement, lorsque parfois elle s'était imaginé qu'un jour viendrait où il prononcerait ces mêmes mots, quelle allégresse elle avait cru pouvoir y puiser ! Mais, aujourd'hui, tout était différent, et elle ne ressentait qu'une profonde surprise.

– Garnier m'a écrit, il y a quelques jours, reprit Joël. Marchal, que je dois remplacer à la clinique, ne peut différer son départ plus longtemps.

Lorraine, blessée qu'il ne lui ait pas fait part de cette lettre en son temps, ne répondit pas.

– Au début, je me consacrerai aux consultations de la clinique et à mes visites habituelles, ajouta-t-il, comme s’il tenait à préciser ses intentions.

– N’allez-vous donc pas reprendre votre poste en qualité de chirurgien ? ne peut-elle s’empêcher de demander.

Un pli barra son front et il redevint pensif.

– Je ne pense pas opérer. Momentanément, du moins.

Elle n’osa l’interroger davantage et l’entretien prit fin sur ces mots.

*

Lorraine retrouva avec plaisir son appartement et Joël réintégra son cabinet, avec moins d’appréhension qu’il ne l’avait craint.

Nadine, la fidèle petite bonne, avait entretenu la maison avec soin durant leur longue absence, et rempli consciencieusement sa tâche auprès du

remplaçant de Joël. Il se remit tout de suite à l'ouvrage et reprit ses consultations avec un sentiment de profonde satisfaction.

Mais sa joie fut de courte durée. En effet, lorsque l'état de ses malades le nécessitait, il devait les abandonner à ses confrères et s'en désintéresser, puisqu'il n'avait pas repris son poste de chirurgien. Car, il se sentait toujours incapable d'opérer et ne pouvait surmonter la terreur qui le diminuait.

Au bout de quelques semaines, il eut la certitude que rien ne pourrait chasser cette angoissante obsession, et son visage reprit cette expression de lassitude et de découragement qu'il avait à Chambeuil.

Dans une ultime tentative d'oubli il se lança à corps perdu dans le travail.

Autant qu'il le pouvait, il compulsait à nouveau ses livres, ses notes, et se replongeait dans l'étude. Lorraine le voyait peu et ils continuaient à vivre sans union véritable, sans tendresse.

En août, Dominique prit une quinzaine de jours de congé, et Loraine fit part à Joël de son désir d'accompagner sa sœur et son père à Nice. À leur retour, ils s'arrêteraient tous trois à Chambeuil pour y passer le week-end et il pourrait les y rejoindre. Joël accepta ce programme avec une indifférence polie.

– Vous pourrez également inviter Carole et Jan, dit-il ensuite. Nous ne les voyons plus depuis que nous sommes de retour...

– Ce ne sera pas possible, répondit Loraine, avec une secrète satisfaction. Ils partent pour trois semaines en Suède. Vous ne le saviez pas ?

– J'ignorais qu'ils allaient à Stockholm.

Il ne cherchait pas à masquer sa surprise. Loraine expliqua en l'observant :

– C'est Dominique qui m'en a informée hier. Il est d'ailleurs question que Carole séjourne quelques mois dans sa famille.

Joël ne cilla pas et s'éloigna sans relever le propos.

XXI

Comme prévu, après un bref séjour sur la Côte d'Azur, durant lequel Laurent Nancey avait évité d'interroger sa fille aînée, ils retrouvèrent Joël à Chambeuil.

Dès le lundi matin, il regagna la capitale en compagnie de son beau-père. Loraine et Dominique – celle-ci ne devant reprendre son service que le jeudi matin – avaient décidé de demeurer quarante-huit heures de plus, loin d'un Paris étouffant en cette période d'intense chaleur.

Le mardi matin, un violent orage éclata, mais vers la fin de l'après-midi, le soleil réapparut dans le ciel lavé de tout nuage, et les deux sœurs purent faire une dernière promenade dans la campagne. Des effluves parfumés montaient de la terre humide et se mêlaient aux senteurs des fleurs. Sur les branches les oiseaux lissaient leur plumage encore mouillé et se reprenaient à

siffler.

Lorraine et Dominique marchaient en silence, côte à côte. Elles auraient aimé retrouver leurs âmes fraîches et insouciantes d'adolescentes, pour pouvoir goûter pleinement à la douceur de vivre. Mais la vie les avait meurtries l'une et l'autre, et leurs pensées étaient sans joie.

Dominique songeait que c'était peut-être la dernière fois, avant son départ, qu'elle se trouvait seule en compagnie de sa sœur, et son cœur se serrait. L'instant était propice aux aveux. Elle regarda le beau visage triste, le front blanc de Lorraine, derrière lequel se cachait le secret de ses peines conjugales et auxquelles allait, maintenant, s'ajouter un nouveau chagrin. Luttant contre l'émotion, elle proposa avec calme :

– Veux-tu que nous nous reposions un peu au bord du chemin ?

Elles s'installèrent à l'ombre d'un acacia et Dominique avoua :

– J'ai à te parler. J'ai attendu jusqu'à ce jour pour te révéler la décision que j'ai prise, mais il

faut pourtant que tu saches...

L'intonation de sa voix était si grave qu'elle inquiéta Loraine.

– Qu'as-tu à me dire ? interrogea-t-elle avec anxiété.

– Loraine, je vais quitter la France. J'attends un poste dans un petit hôpital de la Côte d'Ivoire, et...

– Dominique !

Elle ignora la douloureuse exclamation et poursuivit :

– Je suis très heureuse de partir...

– Dominique ! tu es folle. Ce n'est pas sérieux, n'est-ce pas ?

– Je t'en prie, ne prends pas cela au tragique, supplia la jeune fille, et écoute-moi sans m'interrompre. J'ai besoin de tout mon courage pour te parler... J'ai décidé de quitter la clinique Moretti, et d'aller poursuivre ma tâche sous d'autres cieux.

– Mais pourquoi sous d'autres cieux ? articula

Lorraine, atterrée.

– Parce que Paris ne manque pas d’infirmières... Par contre, nos colonies ont besoin de bonnes volontés, il y a tant à faire là-bas ! La lèpre, les fièvres, la maladie du sommeil... Ils ont besoin d’aide...

Lorraine joignit ses mains tremblantes.

– Je t’en prie, ne parle pas ainsi ! Tu ne peux vouloir nous quitter tous, quitter ta maison, tes amis, ton pays...

– N’essaie pas de me dissuader. Ma décision est irrévocable. J’ai accompli toutes les démarches nécessaires pour partir et obtenu satisfaction...

– Père ne te laissera jamais partir, affirma Lorraine avec l’énergie du désespoir.

Dominique hocha la tête et répliqua doucement :

– Si. Père me comprendra. D’ailleurs, je suis majeure et libre d’agir comme il me plaît.

Il y avait dans sa voix tant de fermeté, et dans ses yeux tant de résolution, que Lorraine comprit

que ses objurgations seraient inutiles, et qu'il serait vain de tenter de la retenir.

– Est-ce à cause de... du docteur Orlandi ? demanda-t-elle, au bout d'un instant.

Dominique acquiesça.

– On n'arrache jamais tout à fait les regrets de son cœur. À Paris, je ne pourrai jamais oublier complètement, mais de l'autre côté de la mer, très loin d'ici, je guérirai, j'en suis certaine...

– As-tu pensé à la peine que tu feras à père en partant ?

– Toi, tu lui resteras, et je lui reviendrai un jour.

– Jan aussi aura du chagrin... J'avais tant espéré que tu finirais par l'aimer !

– Jan est mon meilleur ami, Loraine, et il le sait. Dieu fasse qu'il trouve sur sa route tout l'amour qu'il mérite et le bonheur auquel il a droit.

– Quand comptes-tu nous quitter ?

– Je dois m'embarquer dans deux mois

environ, répondit-elle avec calme, les yeux perdus au loin.

Lorraine devina que, déjà, pressée de s'évader, son âme tournée vers une nouvelle raison de vivre avait gagné d'autres horizons.

XXII

Dominique acheva sa dernière nuit de service à la clinique Moretti, vers le milieu d'octobre.

Elle avait tenu à ce que ses camarades ignorent son départ jusqu'au dernier jour, et le professeur Moretti avait accédé à sa prière, en gardant le secret.

Lorsqu'elle eut fait ses adieux à tous, elle jeta sa cape sur ses épaules, car il faisait frais, et descendit guetter Jan dans le hall.

Il arriva vers sept heures, comme de coutume, et parut surpris de la trouver là. Pour écourter cette entrevue pathétique, elle fut brève.

– Je vous attendais, Jan. Je tenais à vous faire mes adieux avant de quitter ces lieux définitivement, car je m'embarque demain pour l'Afrique...

Son saisissement fut si intense qu'il ne put

proférer une parole. Il demeura pétrifié, à la fixer avec égarement. Cette expression d'incrédulité, Dominique l'avait lue dans tous les yeux de ceux qui l'aimaient, lorsqu'elle leur avait fait part de sa détermination.

– C'était donc vrai, articula-t-il enfin. On m'avait dit que vous alliez partir incessamment, mais je ne voulais pas y croire.

Il paraissait anéanti. Elle ne répondit pas tout de suite et détourna la tête. Au-delà des portes de la clinique, un jour nouveau commençait, le dernier qu'elle vivrait à Paris. Elle l'accueillit sans appréhension.

– Je crois que j'ai trouvé la voie qui me convient réellement, dit-elle. Voyez-vous, Jan, j'ai cherché « les pourquoi des autres ».

– « Les pourquoi des autres », répéta-t-il sans comprendre.

– Oui. Je me suis efforcée de faire ma devise de cet adage suédois dont vous m'avez parlé un jour et qui dit : « Cherche les pourquoi des autres, mais pas les tiens ! » J'en suis venue à penser que

des milliers de déshérités avaient besoin de soins et que, dans la brousse africaine, d'humbles médecins manquaient d'infirmières. C'est pour cela que je pars... Vous transmettez à Carole mes adieux et mon meilleur souvenir.

Elle souriait avec sérénité et il en eut le cœur déchiré.

– Vous m'écrirez, n'est-ce pas, Dominique ? supplia-t-il.

– Oui, sans doute...

Sa réponse avait été évasive. Avec désespoir, il tenta de graver dans son esprit les traits qu'il aimait. Elle lui dédia un beau sourire et lui tendit la main.

– Adieu, Jan.

– Au revoir, Dominique...

Elle s'éloigna rapidement vers la sortie. Il eut l'affreuse impression de l'avoir perdue à jamais. Sur l'ultime vision de sa silhouette fine, de sa coiffe blanche, et de sa large cape bleue dans le soleil levant, sa vue se brouilla.

Le docteur Jan Rochel pleurait.

*

Dominique quitta la France le lendemain, à destination d'une obscure petite ville de l'Afrique Équatoriale et d'un humble hôpital.

Lorraine éprouva un chagrin sincère. Devinant la secrète détresse de son père, elle l'invita à venir plus souvent rue George-Sand. Mais Laurent Nancey avait peu de loisirs et, s'il accepta de venir de temps à autre chez sa fille et son gendre, il ne put multiplier ses visites, ainsi que Lorraine l'eût souhaité.

Au début de novembre, ils reçurent des nouvelles de l'exilée.

Elle était installée depuis peu à Yolako et semblait satisfaite de sa situation. Mais, avait-elle vraiment laissé parler son cœur, dans cette missive ?

Lorraine lui répondit le jour même par une longue lettre affectueuse, qu'elle décida d'aller poster elle-même. C'est au retour qu'eut lieu

entre elle et Joël, la terrible scène qui devait précéder la fuite de la jeune femme à Chambeuil.

Ce jour-là, Nadine était sortie comme chaque jeudi.

Pensant que Joël travaillait dans son cabinet, Loraine prit son trousseau de clefs et ouvrit la porte sans bruit. Un éclat de rire, provenant du salon, la fit tressaillir. Étonnée, elle referma la porte avec précaution, prêtant l'oreille vers le corridor. Joël n'était pas seul. Il parlait et une voix féminine lui répondait. Loraine découvrit brusquement à qui appartenait cette voix. C'était, elle en était sûre, celle de Carole Rochel !

Son retour semblait être passé inaperçu, car la conversation se poursuivait. En silence, elle se dirigea vers le salon. De l'extérieur, elle ne pouvait comprendre le sens des paroles échangées par son mari et la visiteuse, mais toute sa jalousie ranimée la transperçait de flèches douloureuses. Un instant, elle fut tentée de coller son oreille contre le panneau de chêne, mais c'eût été indigne d'elle. D'une main ferme, elle appuya soudain sur la poignée de la porte qui s'ouvrit

toute grande devant elle.

Carole et Joël étaient assis face à face. D'un même mouvement, ils se tournèrent vers l'arrivante, aussi surpris de sa brusque apparition, que de son étrange attitude.

Lorraine eut conscience de sa raideur, de son regard hostile, mais en cette minute il lui était impossible de se comporter différemment. D'une voix froide, sans l'avoir saluée au préalable, elle s'adressa à Carole :

– Je vous croyais encore à Stockholm ?

Décontenancée, la jeune fille se leva et vint à elle.

– Bonjour, Lorraine. Je suis arrivée d'hier, et ma première visite a été pour vous...

Lorraine ignora la main valide de Carole, tendue vers elle dans un geste spontané, et elle s'avança dans la pièce. L'affront subi fit affluer le sang aux pommettes de la visiteuse. Joël tressaillit et ses traits se contractèrent.

– Cette première visite a été pour mon mari, voulez-vous dire ! rectifia Lorraine avec calme.

Joël n’y tint plus. Il se leva et, s’adressant à sa femme, d’une voix frémissante de colère contenue, il articula :

– Notre amie prendrait certainement un verre de porto. Je suis navré d’avoir à vous rappeler vos devoirs de maîtresse de maison !

Elle le défia du regard et jeta d’un ton glacial :

– S’il s’agit de devoirs, je me permets également de vous rappeler les vôtres. Quant à Carole, le sien serait de quitter cette maison sur-le-champ !

La jeune fille se sentit pâlir. Un tel muet reproche, une telle douleur traversèrent les yeux clairs, que Loraine éprouva une sensation pénible, comme si elle venait de porter la plus vile des accusations. Mais ce sentiment fut vite balayé par sa jalousie.

Brusquement, Carole prit son manteau et, comme Joël tentait de s’interposer à son départ, elle l’arrêta d’un geste, en murmurant :

– Je vous en prie, Joël. Laissez...

Un sanglot monta à ses lèvres et elle s’enfuit

en courant.

Ils entendirent ses pas décroître dans les escaliers et il leur sembla que ce bruit emplissait la pièce. Puis, ce fut le silence. Un silence effrayant, durant lequel Lorraine se prépara à affronter son mari.

Brusquement, il éclata.

– Comment avez-vous osé agir pareillement ? Votre conduite est impardonnable, inadmissible. Vous me devez des excuses et j'exige que vous en fassiez à Carole, lors d'une entrevue prochaine...

– Des excuses ! s'écria-t-elle d'une voix vibrante d'indignation, alors que c'est vous qui me devez des explications. Vous avez un certain aplomb ! Vous recevez Carole en mon absence, alors que j'ignorais son retour, et c'est tout ce que vous trouvez à me dire !

– Comment pouvez-vous avoir d'aussi odieuses pensées, d'aussi bas soupçons ? répliqua-t-il, en s'efforçant de contenir sa fureur. Comment en êtes-vous arrivée là et comment

avez-vous pu changer à ce point ?

Il la regardait comme si, soudain, il la découvrait sous son plus mauvais jour, et tout son être se révoltait contre son injustice et sa suspicion. Cette scène lui était insupportable et il ne pardonnerait jamais à sa femme de l'avoir provoquée. Lorraine lut tout cela dans son regard glacé et se mit à trembler.

Toute passion tombée, elle affirma d'une voix calmée :

– C'est vous qui avez changé, et non moi. Depuis quelques mois vous n'êtes plus le même. Chaque jour, malgré mes efforts, j'ai senti que vous vous détachiez de moi, que je comptais de moins en moins pour vous. Tout a commencé lorsque nous sommes partis nous installer à Chambeuil...

– N'essayez pas de détourner la conversation, coupa-t-il sèchement. Je vous ai dit que je désirais des excuses au sujet de ce qui vient de se passer devant une tierce personne. Je veux que vous retiriez les paroles outrageuses que vous avez prononcées envers Carole et moi. Allons, je

vous écoute ! intima-t-il, avec rudesse.

Lorraine ne répondit pas. Elle pressentait avoir commis dans un instant d'aveugle jalousie une chose irréparable, dont les conséquences la briserait à son tour.

– J'attends vos excuses !

La voix de Joël était impérieuse. Il avait l'air si buté, si décidé, qu'elle frémit. Elle comprit que si elle ne cédait pas, le pire allait survenir. Chaque seconde qui passait diminuait leurs chances de réconciliation, car elle le savait, ils étaient parvenus au stade final de leur épreuve et elle en était désespérée. Mais elle ne voulait pas, elle ne pouvait pas céder. Sa fierté se cabrait et le doute qui lentement avait empoisonné son âme la subjuguait et la dressait contre Joël. Debout au milieu de la pièce, le regard éperdu, passive, elle attendit le dénouement de leur drame.

Joël s'approcha d'elle jusqu'à la toucher. Ses yeux flamboyaient de colère.

– Cédez pendant qu'il est temps encore !

Cette menace la révolta.

– Non, cria-t-elle. Jamais ! Vous avez plus de torts que moi...

– Parfait. Souvenez-vous que vous aurez été l'artisan de notre mésentente, Loraine. Quant à moi, je ne l'oublierai jamais et je ne tenterai plus rien pour me rapprocher de vous !

Ce fut comme s'il l'avait souffletée. Chancelante, elle sortit de la pièce et courut à sa chambre.

Les larmes lui brûlaient les yeux. Avec une rage froide, elle jeta pêle-mêle quelques vêtements dans une mallette et quitta la rue George-Sand sans avoir revu Joël.

Elle héla un taxi, se fit conduire à la gare, et prit le premier train pour Chambeuil.

D'instinct, ne sachant où cacher sa détresse, elle allait chercher refuge dans la vieille maison de celui qu'elle avait voulu fuir. Elle n'aspirait plus qu'à être seule, loin de Paris, et à ne plus penser.

Mais déjà la fièvre où elle aurait voulu s'anéantir se dissipait et, tandis que le train

roulait, la douleur prenait possession de tout son être.

Le présent...

À Chambeuil, Loraine solitaire avait revécu tout son passé, tandis que les larmes intarissables d'une pluie d'automne glissaient sur les vitres du salon glacial. Enfin, la tête appuyée contre le dossier de son fauteuil, frileusement enveloppée dans son manteau de fourrure, elle reposait...

Le bruit d'une porte ouverte brutalement l'arracha soudain au sommeil et elle se redressa. Joël était là, debout sur le seuil de la pièce. Il la regardait en silence et le cœur éperdu de Loraine se mit à battre très fort dans sa poitrine. Mais ce n'était pas le Joël qu'elle avait espéré, avec un sourire indulgent et tendre. Il se tenait très droit et un masque de froideur durcissait ses traits.

– Je suis venu vous chercher, dit-il. Préparez-vous, nous rentrons immédiatement à Paris.

Les illusions de la jeune femme s'effondrèrent. Joël, elle en était sûre maintenant, ne lui apportait pas la réconciliation.

– Pourquoi êtes-vous venu, fit-elle avec tristesse.

– Votre père m'a téléphoné peu après votre départ. Il vient passer la journée de demain rue George-Sand. J'ai jugé bon de passer sous silence la scène qui venait de se dérouler entre nous. J'ai compris que vous n'étiez pas allée chez lui et que vous teniez à ce qu'il ignore notre mésentente. Vous ne pouviez être qu'ici, c'est pourquoi je suis venu. Demain, cependant, il faudra parler à votre père...

Cette menace précise déchira Loraine. D'abord parce qu'elle signifiait la rupture définitive, ensuite parce que leurs aveux seraient une nouvelle source de peine et de soucis pour Laurent Nancey.

– Je vous en prie, que père ne sache rien encore supplia-t-elle. Il aura tant de chagrin...

– Vous êtes la seule responsable, répondit-il

laconiquement.

Puis, comme il ne désirait pas poursuivre un entretien stérile, il ajouta avant de quitter la pièce :

– Hâtez-vous. Je vous attendrai dans la voiture.

Lorraine demeura sans force. L'instant d'avant, en ouvrant les yeux et en apercevant son mari, elle avait cru à un sursaut victorieux de leur amour qui avait su émouvoir Joël et l'amener à Chambeuil. Un espoir merveilleux l'avait alors submergée. Elle avait eu la folie de croire que tout n'était pas fini, ne pouvait pas être fini, parce que jamais comme en cette minute elle n'avait mesuré la profondeur de ses sentiments à l'égard de Joël.

Mais il n'en était rien, tout était perdu... avec effort, elle s'arracha à sa prostration.

*

Durant le trajet du retour, ils n'échangèrent

pas une parole. La nuit était venue et la voiture filait sur la route humide et sans fin. Parfois, le brouillard s'épaississait et le paysage disparaissait complètement. Joël alors, ralentissait et scrutait l'asphalte qui luisait dans les phares, pour se guider. Lorraine pouvait voir son profil qui se découpait dans l'ombre. Une douleur intense la ravageait à la pensée que jamais plus ces yeux ne la contempleraient avec tendresse.

Lorsque la voiture stoppa rue George-Sand, juste en face de leur immeuble, elle n'éprouva aucun soulagement. Joël lui tendit les clefs de l'appartement.

– J'irai seul jusqu'au garage.

Sans un mot, elle ouvrit la portière et descendit. La pluie s'était remise à tomber, mais Lorraine ne la sentait pas. Indifférente, elle s'engagea sur la chaussée.

Une Jaguar venait de déboucher à toute allure à l'angle de la rue et, plus tard, elle ne se souvint pas de l'avoir entendue. Brusquement, les phares l'aveuglèrent. Le choc était inévitable. Horrifiée, elle vit le véhicule foncer sur elle et poussa un

cri. Puis ce fut la nuit totale.

Joël, glacé d'effroi, entendit les freins de la Jaguar grincer de façon stridente. Elle dérapa, se tourna en travers et s'immobilisa enfin. Déjà, Joël avait bondi hors de la voiture. Il aperçut le corps inerte de Lorraine, étendu sur le sol mouillé. Elle avait été projetée à plusieurs mètres, et le contenu de son sac s'était répandu autour d'elle.

Un jeune homme affolé était descendu de la Jaguar. Hébété, il contemplait la scène.

Joël s'était précipité vers sa femme. Terrifié, il s'agenouilla près du corps et vit briller le trousseau de clefs dans la main glacée. Il eut un gémissement.

– Lorraine ! Mon petit...

L'accident avait été si brutal et si rapide qu'il ne réalisait pas encore dans toute son horreur comment il s'était produit. Il pleuvait toujours. D'une main égarée, il tâta les boucles brunes déjà mouillées, puis il se pencha. Le cœur battait encore, faiblement. Soudain, il sentit sous ses doigts la tiédeur d'un liquide gluant. C'était du

sang.

Le conducteur de la Jaguar s'était approché, l'air hagard.

– Quand je l'ai aperçue dans les phares, c'était trop tard... Je n'ai pas pu l'éviter...

Joël serra les poings et contint l'envie folle qu'il avait de se jeter sur l'inconscient.

– Vous rouliez comme un fou... Faites quelque chose, maintenant ! Allez téléphoner d'urgence et demandez une ambulance. Elle respire encore...

Le jeune homme s'éloigna en courant. Penché sur le corps sans vie de Loraine, Joël prit conscience de son état désespéré. Avec son mouchoir, il fit un garrot pour arrêter l'hémorragie de la cuisse béante, et regarda autour de lui avec désespoir.

Quelques passants s'étaient groupés et discutaient à mi-voix.

« Il n'y a pas de temps à perdre. Si l'ambulance tarde, je la transporterai moi-même », songea-t-il.

La voiture blanche apparut en même temps

que deux gardiens de la paix, alertés par le chauffeur de la Jaguar. Joël les repoussa.

– C’est ma femme, articula-t-il. Elle doit subir immédiatement une intervention chirurgicale. Elle a déjà perdu beaucoup de sang et chaque minute qui passe risque de l’emporter... Laissez-moi l’emmener sans attendre, j’en prends toutes les responsabilités.

Il déclina son identité, pendant que les infirmiers relevaient la blessée avec précaution. Puis, il s’installa au chevet de Loraine, et ordonna :

– Conduisez-nous aussi vite que possible à la clinique Garnier, 16, avenue de Clarence !

Les portes se refermèrent sur lui. Les badauds s’écartèrent et l’ambulance démarra aussitôt.

*

Tout était prêt pour l’intervention.

Dans la grande salle blanche, le jeune

chirurgien achevait en hâte de se préparer. Il venait de brosser avec minutie ses mains agitées par un léger tremblement et, pour tenter d'apaiser ses nerfs, il serrait avec force ses paumes l'une contre l'autre.

Dominé par une volonté plus forte que la sienne, il enfila les gants stérilisés et s'approcha de la table étroite, sur laquelle gisait le corps inerte de sa femme. Sous le drap immaculé, la poitrine se soulevait au rythme saccadé de la respiration. Une infirmière s'activait autour de l'appareil de transfusion et l'anesthésiste surveillait le cœur.

– Le pouls ? interrogea Joël.

– Stationnaire, pour le moment...

Il s'efforça de se détendre tout à fait et jeta un dernier coup d'œil sur la table où s'alignaient les instruments qu'il allait utiliser.

L'espace d'une seconde, il ferma les yeux. Une courte, mais fervente prière monta de son cœur :

– Seigneur, donnez-moi la force, donnez-moi

le pouvoir de la sauver !

Déjà, les assistants formaient cercle autour de lui.

Il prit le bistouri, se pencha vers le carré de chair laissé à nu et qui représentait la zone opératoire.

Une grande sérénité descendit en lui. Avec des gestes précis, calmes et sûrs, il commença à opérer dans le profond silence de la salle, délivré enfin !

XXIII

En arrivant à la clinique, Joël avait ordonné que l'on prévînt Garnier, et le professeur était accouru.

Une stupeur mêlée d'effroi l'avait envahi quand il avait appris que Joël opérait sa femme. Car, depuis plusieurs mois le jeune homme n'avait pas pratiqué et il se trouvait à la merci d'une nouvelle défaillance.

Son premier mouvement fut de gagner la salle d'opération. Mais il s'immobilisa devant la porte. À la réflexion, il prit la sage décision de renoncer à agir de la sorte. Joël Marbel tentait peut-être sa dernière chance professionnelle. Mieux valait donc ne pas le troubler. S'il en était besoin, comme pour la petite Catherine, on ferait appel à lui.

Il attendit donc en compagnie de Laurent Nancey prévenu de toute urgence. L'industriel,

qui partageait secrètement son inquiétude, paraissait très abattu. Effondré sur une chaise, il fixait la porte de la salle d'opération, tendu vers l'instant où elle s'ouvrirait enfin. Garnier, lui, faisait les cent pas dans le couloir, pour tuer les minutes interminables de l'attente.

À quelques mètres d'eux, Joël luttait pour la vie de sa femme.

La sueur inondait son front, l'angoisse le tenaillait, mais une volonté désespérée le soutenait. Autour de lui, ombres agissantes qui exécutaient ses ordres brefs, les assistants formaient bloc.

– Catgut !

Sa voix ferme avait résonné dans le grand silence. Depuis plus d'une heure, déjà, il se penchait sur la table d'opération. Mais il ne sentait pas la fatigue. Seule, Lorraine lui importait et il était suspendu à son souffle. Il avait perdu la notion du temps...

Lorsque enfin il se redressa, il avait la certitude de l'avoir sauvée.

Il se lava les mains, retira masque et blouse, puis il ouvrit la porte. L'air du corridor était plus frais. Il respira profondément.

Laurent Nancey et Garnier l'interrogeaient du regard avec anxiété.

– Elle est sauvée ! soupira-t-il.

Il était épuisé, mais son regard rayonnait.

Garnier lui jeta une cape sur les épaules.

– N'allez pas prendre froid, maintenant, dit-il simplement.

Laurent Nancey lui étreignit les mains, trop ému pour parler.

– Puis-je la voir ? demanda-t-il enfin.

– Oui, mais une minute seulement...

Il s'écarta pour laisser le passage au chariot qu'une infirmière conduisait vers l'ascenseur. D'épaisses couvertures blanches recouvraient le corps meurtri de Lorraine. Son visage aux yeux clos, très pâle, mais détendu, émergeait entouré d'un pansement.

Laurent Nancey accompagna sa fille jusqu'à

sa chambre.

Était-ce très grave ? interrogea Garnier, dès qu'il fut seul avec le jeune chirurgien.

– Très grave. La voiture l'a heurtée de biais. Tout le côté droit est atteint. Blessure à la tête, hémorragie de l'artère fémorale et fracture du bassin... Deux transfusions ont été nécessaires. J'ai eu très peur de la perdre !

– Mais vous l'avez sauvée, Marbel, vous êtes sorti victorieux de l'épreuve, et en même temps vous vous êtes sauvé vous-même ! Ce choc psychologique, aussi tragique qu'inattendu, mais salutaire, vous a permis de recouvrer toutes vos facultés perdues... Votre système nerveux a enfin réagi !

Joël leva les yeux sur le professeur.

– Oui, dit-il avec une intense émotion. Je n'ai pensé à rien... qu'à lui conserver la vie. J'ai retrouvé aisance et sûreté, dès que je me suis trouvé devant la table d'opération. Après une certaine nervosité, due au bouleversement, je suis redevenu merveilleusement calme et lucide, et

cette constatation m'a donné un immense courage. Oh ! professeur, je suis si heureux, si heureux !

Son regard brillait. Il se détourna pour essuyer furtivement une larme de joie qui perlait à ses cils. Garnier se sentit tout remué.

– Je suis heureux aussi, assura-t-il avec sincérité, et j'ai eu raison de vous faire confiance, envers et contre tout...

Interrompant cette poignante explication, des pas résonnèrent au fond du corridor, et une infirmière les rejoignit en courant.

– Une ambulance vient d'arriver, professeur. C'est une urgence. Le médecin traitant accompagne la malade et désire parler au chirurgien.

– Bien. Préparez la salle d'opération, prévenez les assistants. Qu'on commence l'anesthésie dès que la patiente sera installée. Je descends parler au médecin...

Joël posa la main sur le bras du professeur.

– Si vous me faites vraiment confiance,

laissez-moi m'occuper de cette urgence, professeur ?

Garnier scruta le visage fatigué, un peu pâle, les traits tirés, mais il ne vit que le regard vif et décidé, empreint de volonté. Il n'hésita pas.

– Allez ! dit-il simplement. Je veillerai sur votre femme.

Et avec une profonde satisfaction, il regarda s'éloigner d'un pas alerte et rapide la haute silhouette de son jeune ami.

*

Cette seconde intervention achevée et brillamment réussie, Joël, après s'être assuré de l'état de Lorraine, s'accorda quelques heures de repos.

Dès le lendemain matin, il se rendit au chevet de la blessée, et prit la place de son beau-père qui avait passé la nuit près de sa fille, dans la petite chambre blanche.

Lorraine, qui avait repris ses sens au cours de la nuit, esquissa un sourire en voyant son mari, et un peu de rose monta à ses joues.

– Joël, je suis si heureuse, dit-elle faiblement. Père m’a dit que vous aviez accompli un miracle en me sauvant... Il m’a dit aussi que vous aviez opéré une femme aussitôt après moi, est-ce vrai ?

– Oui, répondit-il avec douceur. Je voulais m’assurer que j’avais retrouvé mes facultés, et que mes craintes et mes appréhensions s’étaient définitivement enfuies. J’avais besoin d’être sûr que ce n’était pas parce qu’il s’agissait de vous, que j’avais pu opérer avec la même facilité que par le passé. Et tout s’est bien passé.

– Oh ! Joël, c’est merveilleux...

Elle ferma les yeux et des larmes roulèrent sur ses joues pâlies.

Bouleversé, il se pencha sur le beau visage entouré de gaze, et murmura très bas :

– Ma chérie, je vous en prie, ne pleurez pas... Nous avons surmonté notre épreuve, et notre amour renaît, plus fort, plus merveilleux

qu'avant... J'ai beaucoup réfléchi cette nuit, et j'ai compris tous mes torts. Je vous en demande pardon de toute mon âme et vous supplie d'oublier les cruels instants que je vous ai fait vivre.

Lorraine rouvrit les yeux et sa main valide vint caresser le visage de Joël.

– Puis-je croire en votre amour, alors que tant de choses me font douter ? murmura-t-elle, en parcourant d'un regard anxieux les traits de son mari.

– Comment pouvez-vous en douter, chérie ? Est-ce à cause de la visite de Carole ?

– Non, fit-elle avec sincérité. Je regrette beaucoup d'avoir parlé comme je l'ai fait hier, sous l'emprise de la colère. J'ai dit des choses affreuses, alors qu'au fond de moi je ne pouvais croire que Carole et vous seriez capables d'aussi viles actions. Cependant, vous étiez si dur avec moi et si aimable avec elle que je doutais...

– Loraine, je vous parlerai d'elle à cœur ouvert et vous comprendrez.

– Je sais déjà que je me trompais. Je l’ai lu dans ses yeux lorsqu’elle est partie. Je crois que c’est à elle que je pensais, hier au soir, en descendant de voiture. Effondrée devant le désastre, je me demandais si je n’avais pas parachevé notre malheur, en l’accusant à tort... Je n’ai pas entendu la voiture qui devait me renverser. Brusquement, les phares ont troué la nuit. J’ai crié quand elle m’a heurtée avec violence, puis plus rien.

Joël eut un frisson rétrospectif.

– Je vous ai crue morte, Loraine. C’était affreux ! Il saisit la main fine de sa femme et la couvrit de baisers, passionnément.

– Serais-je allé vous chercher à Chambeuil, s’il en était autrement ? Dès que vous avez été partie, j’ai eu très peur de vous perdre à jamais. C’est moi qui ai téléphoné à votre père, sous le prétexte de l’inviter, mais en réalité afin de savoir si vous étiez chez lui. Vous voyez que j’ai un peu déformé la vérité en allant vous chercher... J’ai pensé alors que vous étiez à Chambeuil, car les clefs n’étaient plus à leur place habituelle. Mais

c'était l'heure des consultations et j'ai dû attendre quatre heures de l'après-midi pour pouvoir prendre la route... Il est vrai que l'épreuve qui a bouleversé ma vie avait, peu à peu, pris une importance capitale, mais lorsque j'ai imaginé que je pouvais vous perdre, j'ai soudain compris que vous comptiez infiniment dans mon existence et que sans vous je serais irrémédiablement perdu. Malgré mon amour-propre blessé, malgré la crainte de me voir repousser, je vous ai rejointe... Car, je puis bien vous l'avouer maintenant, votre attitude après ma défaillance auprès de Catherine m'avait porté un coup terrible qui parachevait ma détresse. J'étais sûr que vous me méprisiez et je souffrais d'être impuissant à surmonter mon état...

Longtemps encore, il parla. Peu à peu, les doutes se dissipaient et la lumière se faisait enfin sur tout un passé tragique qui avait failli anéantir leur amour.

Quand il se tut, Loraine soupira :

– Tout vient de ce qu'il y eut entre nous, dès le début, un terrible malentendu...

– Oui et tout aurait été perdu si votre scène de jalousie ne m’avait ouvert les yeux. Le premier moment de colère passé, j’ai compris que vous m’aimiez encore et cela m’a transporté de bonheur.

– Pourtant, tout allait si mal entre nous, hier au soir pendant le retour.

– J’avais la conviction que notre amour finirait par vaincre, puisqu’il avait eu assez de force pour nous ramener l’un vers l’autre, et que vous m’aviez suivi. Je me disais : cette nuit ou demain, son orgueil cédera, et tout sera possible...

La fatigue marquait les traits de Loraine. Joël décida de se retirer.

– Je reviendrai bientôt, promit-il.

Puis, avant de la quitter, il murmura :

– Je vous aime... Je t’aime !

Elle lui sourit tendrement et ferma les yeux. Cette certitude adoucissait en elle toutes les souffrances physiques.

*

Vers la fin de l'après-midi, Joël revint passer quelques instants près d'elle et s'assurer qu'elle ne faisait pas de fièvre.

Tandis qu'il l'examinait, elle demanda soudain :

– Je ne resterai pas infirme, n'est-ce pas ?

Il rit tendrement.

– Non, mon amour. Je vous en donne ma parole. J'ai fait le nécessaire pour que cela ne soit pas.

Il vint s'asseoir à mon chevet et la main diaphane de Loraine chercha la sienne.

– Joël, dit-elle, vous m'aviez promis de me parler de Carole ?

Parce qu'il fallait que tout fût net entre eux, et qu'il voulait trouver en lui les mots d'une vérité profonde, il ne répondit pas tout de suite. Le trouble qui s'était emparé de lui en face de Carole, alors qu'il se croyait seul et abandonné, il

devait le lui avouer. Ce n'était qu'une brève faiblesse d'homme, née des circonstances dramatiques et que son amour pour sa femme avait balayée, mais qu'il ne devait pas passer sous silence. Il commença par cet aveu. Puis, il parla du caractère de ses entretiens avec Carole, de l'analogie de leur épreuve morale, et de la noblesse d'âme de la jeune fille. Une âme limpide, honnête, qui n'était pas indigne de leur amitié et qui l'avait aidé à se ressaisir.

Quand il se tut, Loraine avait compris. Elle détourna les yeux et ses lèvres décolorées remuèrent doucement.

– Jamais elle ne me pardonnera un jugement aussi offensant... J'aimerais que vous lui téléphoniez, afin de lui dire combien je regrette cette méprise...

Joël acquiesça.

– Elle viendra quand vous irez mieux et vous lui demanderez d'oublier notre dernière entrevue.

*

Sans rancune, Carole vint dès le début de la semaine suivante, en compagnie de Jan.

Elle avait apporté un gros bouquet d'anémones qu'elle remit à la convalescente avec un sourire amical.

Jan ayant demandé à Joël de lui faire visiter la clinique, les deux jeunes femmes se retrouvèrent seules dans l'étroite chambre blanche. Loraine baissa les yeux et cacha son visage dans les fleurs.

– Carole, dit-elle, je vous dois des excuses. C'est pour cela que j'ai demandé à Joël de vous téléphoner... Carole l'interrompit d'un geste vif.

– Je serais venue de toute façon. Ne parlons plus du reste, voulez-vous ? Sur le moment, j'ai été très peinée. Ensuite, lorsque j'ai pensé que c'était une preuve certaine de l'amour que vous éprouviez pour votre mari, j'ai été très heureuse, car j'avais la certitude que tout s'arrangerait enfin entre vous deux... Oubliez donc le passé et vivez désormais pour l'avenir !

Oui, maintenant qu'elle connaissait le prix du bonheur, Loraine vivait sans ennui et sans impatience, dans la douceur de son foyer retrouvé.

XXIV

Joël avait repris toutes ses activités à la clinique Garnier, mais il consacrait ses soirées à Lorraine.

L'état de la jeune femme s'était grandement amélioré et, si ses jambes nécessitaient encore des massages et des séances quotidiennes de rayons, elle pouvait de nouveau marcher. Dès qu'elle avait été en mesure de se lever, Joël l'avait aidée à faire ses premiers pas et, maintenant, il surveillait attentivement ses progrès.

Par une fin d'après-midi où, seule enfin, elle avait pu faire le tour de sa chambre, il déclara radieux :

– Vous pourrez rentrer à la maison lundi matin, chérie !

Rayonnante de joie, elle se jeta dans ses bras

et ils échangèrent un long baiser.

Un coup discret, frappé à la porte de la chambre, les sépara. Une infirmière souriante parut.

– Il y a là deux personnes qui désirent voir madame Marbel. Il s’agit de M. et M^{me} Daly, mais ils sont accompagnés d’une petite fille et je ne sais si je dois...

Une certaine stupeur avait frappé le jeune couple. Joël se ressaisit le premier.

– Faites-les entrer ! ordonna-t-il. Pour une fois, nous oublierons que le règlement interdit l’accès de la clinique aux enfants...

Puis, d’une main ferme, il conduisit Loraine vers un siège.

Il y avait presque un an qu’ils n’avaient pas revu leurs amis et soudain une vive appréhension les étreignait.

Lucile entra la première, avec une gerbe de roses. Un affectueux sourire fleurissait ses lèvres. Georges la suivait, tenant Catherine par la main. Joël troublé fixa l’enfant, dont le souvenir l’avait

si souvent hanté.

Soudain, dans un geste spontané et charmant, comme si elle voulait se faire pardonner d'avoir été la source involontaire d'un grand tourment, elle vint se jeter dans ses bras. Bouleversé, il la serra sur son cœur. Sous cette caresse enfantine, sa peine achevait de s'exhaler et il se sentait libéré des lourds souvenirs du passé.

Cependant, Lucile parlait à Loraine.

– Nous avons appris tout à fait par hasard, et simultanément, votre retour à Paris et ton accident. Aussitôt, nous avons voulu te rendre visite...

Puis, se tournant vers un Joël au front pâli par l'émotion, et que Catherine ne quittait pas, elle reprocha doucement :

– Pourquoi nous avoir fui comme vous l'avez fait ? Est-ce vraiment à cause de ce malaise, dont vous n'avez pas été maître, au cours de l'opération de Catherine, et dont nous a parlé le professeur Garnier ?

Joël acquiesça sans détour.

– Oui... J’ai vécu là un drame pénible. Il faut m’excuser, j’étais plongé dans un égarement total et je ne pouvais supporter l’idée de me retrouver devant vous.

– Georges et moi avons deviné tout cela, Joël. Mais laissez-moi vous dire que vous avez eu tort. Nous vous gardons intacte notre confiance, Je vous le jure. D’ailleurs, après une longue retraite, vous venez de prouver au monde, s’il en était besoin, que vous n’avez rien perdu de vos qualités. S’il le fallait demain, je vous confierais de nouveau ma fille. Je sais que vous la sauveriez !

– Lucile, articula-t-il d’une voix étranglée, vous pensez réellement ce que vous dites ?

– Je le pense. Et Georges aussi. Nous ne doutons pas de vous...

Ainsi, la roue avait tourné. La vie reprenait meilleure, douce et clémente.

Georges confirma les paroles de sa femme et s’inquiéta de la santé de Loraine.

C’était si bon cette chaude amitié qu’ils

croyaient perdue, c'était si doux de découvrir que rien n'avait pu l'altérer, qu'une profonde reconnaissance montait du cœur de Loraine et de son mari, envers le jeune couple qui pensait encore à leur bonheur et qui n'avait pas hésité à renouer les liens du passé.

Catherine allait de l'un à l'autre, animant la chambre de son babillage enfantin. Dans l'esprit de Joël, l'image d'une petite fille resplendissante de santé succédait enfin à celle de l'enfant malade.

À la nuit tombée, les visiteurs quittèrent la clinique, en promettant de revenir souvent rue George-Sand.

Lorsque la porte se fut refermée sur eux, Loraine vint se blottir contre son mari.

– Ce soir prennent fin tous nos tourments, murmura-t-elle tendrement.

Il ne répondit pas, mais elle lut dans son regard clair qu'il était profondément heureux.

Épilogue

Quelque quinze mois plus tard, dans son petit hôpital africain, Dominique Nancey apprit simultanément la naissance d'une petite Marie-Christine, dont Loraine et Joël étaient les heureux parents, et le mariage de Carole qui venait d'épouser un peintre de talent.

Les deux lettres messagères de bonheur, avaient traversé la mer et survolé une grande partie de l'Afrique pour venir l'atteindre à Yolako, mais elles ne contenaient pas tout à fait ce qu'elle avait attendu inconsciemment et sans vouloir se l'avouer : des nouvelles de Jan.

Elle glissa les deux missives dans sa blouse et demeura longtemps pensive. Dans son visage hâlé et aminci par la rude existence qu'elle avait choisie, ses yeux qui paraissaient immenses rêvaient à des êtres lointains. Soudain, elle se leva, traversa un long corridor blanc et ouvrit une

porte. L'aveuglant soleil tropical la fit ciller.

Elle longea la galerie de bois du modeste hôpital et descendit dans le jardin. À cette heure, elle savait où trouver le vieux docteur Ancelot. Installé en plein air, à l'ombre d'une luxuriante végétation, il accordait ses soins aux enfants du village, aidé dans sa tâche par une jeune infirmière.

En entendant marcher Dominique, il se retourna et lui sourit. Puis, il rendit le petit négrillon qu'il venait de peser à sa mère.

– Il va très bien, maintenant, dit-il en dialecte. Mais il faudra bientôt le ramener pour le vacciner.

La jeune Noire acquiesça et s'éloigna avec son enfant.

Le médecin leva les yeux sur Dominique.

– J'allais vous envoyer chercher, mademoiselle Nancey...

– Vous aviez besoin de moi ?

– Heu... Oui. Mais vous-même, ne désiriez-vous pas me parler.

– Si, répondit-elle en rougissant légèrement. C’est au sujet de ce congé que vous me conseilliez d’aller passer en France, il y a quelque temps... J’ai réfléchi et retenu votre suggestion. J’aimerais partir le mois prochain...

Il la regarda par-dessus ses lunettes, avec bonhomie.

– Quelqu’un vous attend là-bas ?

La carnation de Dominique s’avida davantage.

– Non, mais je... Enfin, peut-être... Il parut à la jeune fille que le docteur Ancelot la regardait malicieusement.

– Accepté ! fit-il en souriant. Mais vous reviendrez, n’est-ce pas ? Notre hôpital et nos malades ne sauraient se passer de vous.

Elle inclina la tête, prête à s’éloigner, mais il la retint d’un geste.

– J’allais vous envoyer chercher, parce qu’il y a une visite pour vous. Une visite qui vient de très loin et que j’ai installée dans mon bureau, en attendant de vous faire prévenir...

– Une visite ? répéta-t-elle, stupéfaite.

– Oui. Ne la faites pas trop attendre. Allez vite !

Le cœur battant sans raison, elle courut vers le bâtiment, gravit les marches, poussa une porte. Une haute silhouette se dressait à contre-jour, et elle se sentit bouleversée à sa vue.

– Dominique ! murmura une voix tendre, qu'elle eût reconnu entre mille.

Elle eut un cri :

– Jan !

Il s'avança et la lumière lui offrit la douceur de ses traits, la caresse de ses yeux.

– Il fallait un jeune médecin à Yolako, pour seconder le docteur Ancelot, dit-il très bas. Je suis venu...

Vaincue par tant d'amour, tant de fidélité, elle se jeta contre sa poitrine et leurs deux cœurs battirent au même rythme éperdu.

Sur les ruines d'un sentiment impossible naissait enfin en Dominique la flamme d'un amour pur et partagé.

Elle ne désirait plus partir à la recherche de l'ombre aimée, elle ne désirait plus quitter Yolako, et si demain elle partait, ce ne serait que pour effectuer son voyage de noces.

Cet ouvrage est le 260^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.